

LETTRE

SUR LE VALAIS

LETTRE SUR LE VALAIS,

SUR LES MOEURS DE SES HABITANS,

Avec les tableaux pittoresques de ce pays,
et une Notice des productions naturelles
les plus remarquables qu'il renferme.

PAR M. ESCHASSERIAUX.

Quid hominum genus , qui mores ,
Quæ sit natura situs.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

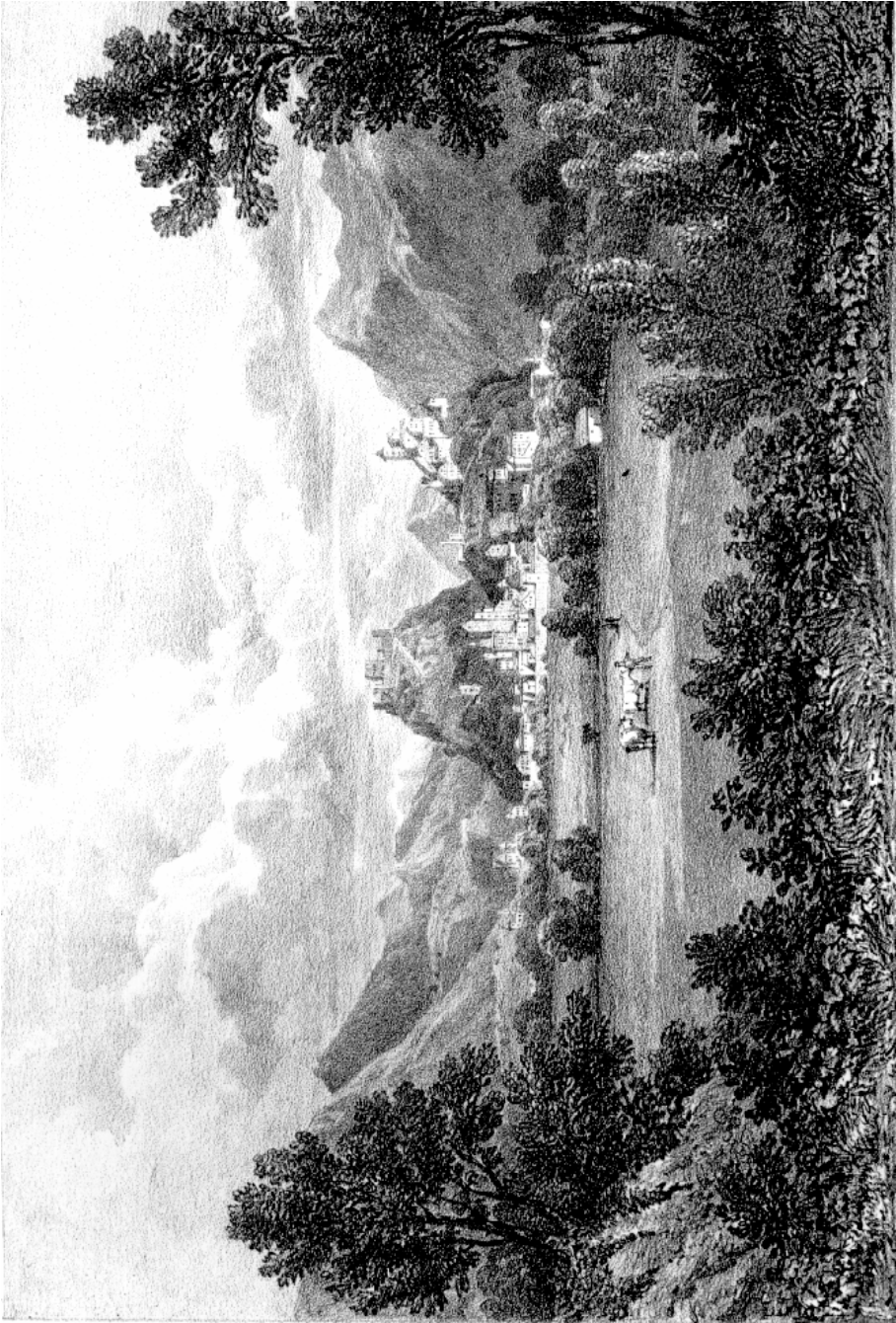
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-
Augustins, n°. 9.

MDCCC VI.

LA Nature a marqué le Valais par de grands traits , mais l'existence politique de ce pays est à peine connue ; perdu pour ainsi dire dans la Géographie générale de l'Europe , et presque inaccessible au milieu des Alpes , presque étranger aux relations diverses qui lient entr'eux les autres États de l'Europe , le Valais n'a été connu jusqu'ici que par quelques descriptions générales de la Suisse dont cet Etat faisoit partie.

Devenu aujourd'hui indépendant et constitué , devenu , par sa nouvelle existence politique , l'allié de deux grands Etats , et par la nouvelle route qui traverse son territoire , un centre de communication de deux peuples , il mérite un nouvel intérêt , des observations plus approfondies ; il en est digne sous tous les rapports. Les Français et les Italiens surtout , qu'une espèce de consanguinité nationale unit aujourd'hui , aimeront

à connoître un pays, qu'ils sont destinés à trouver désormais dans leurs relations et sur leur passage : voilà le motif qui m'a fait publier cet écrit. Ce n'est point une histoire que j'ai voulu faire ; c'est un peuple et un pays que j'ai voulu peindre : le tableau est-il ressemblant ? c'est à ceux qui auront bien vu le Valais , à comparer et à juger.



Sion
Dessin Major Cockburn, 1820

LETTRE

SUR LE VALAIS,

SUR LES MOEURS DE SES HABITANS,

Avec les tableaux pittoresques de ce pays, et une notice des productions naturelles les plus remarquables qu'il renferme.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me demandez, Monsieur, de vous faire connoître le Valais, de vous donner une description de ce pays et de ses habitans.... Il me seroit plus aisé de vous faire le tableau d'une grande nation; là les mœurs et le caractère sont plus prononcés, plus faciles à saisir: les actions ont plus de grandeur, les traits plus d'éclat, la scène des événemens est en général plus vaste et plus variée, je serois plus sûr de vous intéresser.

Le tableau d'un petit peuple est quelquefois plus original et plus piquant , mais il faut plus d'art pour faire ressortir les traits de son caractère , des mœurs qui n'ont que de la simplicité , une existence politique qui n'a rien d'extraordinaire , et pour donner à des événemens sans couleur l'intérêt des grandes choses ; il faudroit le pinceau de Tacite , et le peuple dont il décrivit les mœurs avec tant de profondeur et d'énergie ; tout cela manque ici. Le peintre des anciens Germains sembla prendre plaisir à peindre des peuples vertueux et libres , en opposition avec un peuple déjà corrompu ; son âme éleva son talent. Je n'ai à vous représenter ici qu'une petite nation que la civilisation a laissée un peu loin d'elle au milieu de l'Europe entière civilisée ; il faut que vous vous contentiez de ma foible esquisse.

Je ne chercherai pas dans l'obscurité des temps l'origine du peuple du Valais , et au moment où l'histoire commence pour lui , à vous le montrer tombant , comme tout le reste de l'Europe , du joug des conquérans du monde , sous celui de la tyrannie féodale , brisant tour à tour le joug de ses vainqueurs et de ses maîtres , et appelé du haut de ses montagnes à la liberté , à l'indépendance ; livré ensuite à d'affreuses dis-

sensions civiles, instrument tour à tour et victime de l'ambition des chefs qui se disputoient l'empire de ce pays : je ne parlerai pas de ses petites révolutions, de ses foibles institutions, de ses divisions et de ses guerres ; qu'importent aux lumières du temps présent, à la civilisation actuelle, les agitations d'un peuple alors à demi-barbare, et des événemens obscurs que l'on retrouve à peine tracés dans les souvenirs de l'histoire ?

Je ne viens point aussi en naturaliste, ouvrir les annales de la nature, pour y chercher l'origine et la formation de ces montagnes qui composent l'enceinte du Valais, et pénétrer les causes de leurs phénomènes, de leurs révolutions, objets qui seront toujours pour l'homme le mystère de la nature. Ce travail qui n'appartient point à cet écrit, me jetteroit dans ces systèmes ingénieux et dans ces théories savantes qui sont l'art de tout expliquer par des conjectures et des hypothèses, plutôt que de tracer des faits positifs, de véritables causes.

Je peindrai le Valais tel qu'il se présente, et les Valaisans tels qu'ils sont ; je dirai la situation intérieure de ce pays, la nature du climat, les mœurs et le génie des peuples qui l'habitent, leur position physique et politique ; vous ver-

rez peut-être avec quelque intérêt quelques-uns des traits qui caractérisent le peuple valaisan, et le sol extraordinaire du Valais.

Le Valais est peut-être l'endroit de l'Europe le plus renfermé par la nature, et le plus dépourvu de ces communications qui transportent dans un pays les hommes et les choses, et y donnent le mouvement et la vie. Une étendue, ou plutôt deux chaînes de quarante-deux lieues de montagnes de l'ouest à l'est, depuis Saint-Gingolph jusqu'aux sources du Rhône, forment cette vallée pittoresque qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus d'une lieue d'étendue; cinq autres petites vallées latérales, et servant comme de branches à la vallée du Rhône, forment ensemble le territoire du Valais. Là vit sur les montagnes et dans la plaine une population de soixante-dix mille âmes variant de langage et d'espèce, suivant la localité du climat qu'elle habite.

Ce climat sauvage porte partout l'empreinte des révolutions du globe, et il est lui-même dans un état de révolution physique permanente. Le voyageur y contemple, y foule à chaque pas les débris de la nature. Un fleuve qui tantôt se précipite comme un torrent, tantôt s'épanche sur toute la largeur de la vallée, change son cours et

son lit tour à tour , et roule ses eaux et ses pierres successivement sur toute la vallée qu'il dévaste. Des torrens qui la sillonnent et la déchirent par les sables et les fragmens des rochers qu'ils entraînent avec eux; des rochers qui s'écroulent par intervalle , et couvrent de leurs énormes débris les champs et quelquefois des villages entiers ; des marais formés par les débordemens des eaux du Rhône , par les torrens , et régnant dans la majorité du Valais ; tel est l'aspect que présente à l'observateur le territoire de ce pays , qui sembleroit n'avoir pas été fait pour le séjour de l'homme.

Cependant la nature qui a accumulé sur cette terre tant d'accidens et de fléaux divers , a répandu dans beaucoup de parties ses largesses. L'influence alternative de l'excessive humidité et de la chaleur du climat , y développe les germes précieux des productions les plus utiles aux besoins de l'homme. Des coteaux couverts de vignes et produisant de bons vins , des prairies fertiles , de petites plaines à blé répandues çà et là , des vallées fécondes , une variété de températures et de climats qui donne à la fois les fruits variés de plusieurs saisons ; tel est l'aspect riant que la nature oppose , ou plutôt qu'elle mêle à l'aspect âpre et sauvage que je

viens de décrire. Tel est le physique du Valais.

Le même instinct qui a fixé les masses de population dans les contrées fertiles de la terre, qui a appelé et répandu les tribus et les familles dans les lieux de la fécondité, semble avoir présidé à la distribution des peuples de cette contrée. Partout où il y a une superficie de verdure, un plateau de terre cultivable, il y a une habitation, une cabane ou un chalet; partout où il y a une petite plaine, il y a un bourg ou un village; partout où la nature a formé un bassin plus étendu, il y a une petite ville; le Valaisan s'est attaché au coin de terre où il a pu vivre, et en a fait son domicile, son séjour, sa patrie.

Mais ne vous attendez pas à trouver dans le Valais une population proportionnée à l'étendue de son territoire. La somme donnée des terres susceptibles de culture, est à l'égard de celle des autres contrées de l'Europe, comme 1 est à 15. Telle ville du second ordre, ou tel district d'un département de France, renferme plus d'habitans que le territoire de cette république dans la vaste enceinte de ses montagnes et de ses vallées: la nature y a laissé peu de terre habitable et cultivable aux hommes, elle occupe tout le reste par ses monts, par ses fleuves, par ses torrens, par ses marais.

Le Valais offre un aspect tout à fait différent de celui des autres pays ; n'y cherchez pas le spectacle de tout ce qui agite , occupe , anime ailleurs les sociétés : la communication toujours active des hommes et des choses , le tableau journalier des travaux champêtres , le bruit des ateliers , le mouvement presque continu du commerce et des voyageurs , enfin tous les éléments de vie et les relations des autres contrées. Ici ce sont de petites portions de population disséminées ; c'est un horizon resserré et rembruni ; c'est le silence d'une vaste solitude ; c'est en général , à l'exception de quelques sites et de quelques tableaux animés par une végétation féconde , le spectacle de la nature en décrépitude , et se reposant sur des masses énormes , comme après une longue et terrible convulsion. Cet état de choses est peut-être la cause du sentiment de mélancolie que ressent l'homme qui parcourt , pour la première fois , les pays des hautes montagnes ; la cause qui rend l'homme qui les a toujours habitées , étranger aux idées , aux habitudes et aux goûts divers de celui qui vit au milieu des grandes communications sociales.

L'existence du peuple valaisan se partage entre la vie agricole et la vie pastorale. La vie

pastorale domine dans les montagnes, l'agriculture dans la plaine. L'agriculture est le seul des arts que le Valaisan connoisse et qu'il exerce; mais cet art est bien négligé. Les diverses cultures sont bornées aux besoins du cultivateur, aux besoins du pays (1). Ce qui encourage, étend ailleurs les progrès de l'agriculture, c'est la circulation, le commerce extérieur, la consommation, les arts manufacturiers, l'aiguillon de l'intérêt, et l'espoir de la fortune. On ne fabrique, on ne manufacture rien dans le Valais; le Valaisan exporte quelques productions de son sol, il n'exporte presque aucune production de son industrie (2); il est, pour ses besoins, le tributaire né de l'industrie de ses voisins. Les matières premières sollicitent en vain quelque art qui les emploie, le commerce qui les distribue, elles sortent brutes à l'étranger qu'elles vont enrichir, et qui les lui rend manufacturées. La balance de son foible commerce seroit entièrement contre lui, et lui enlèveroit bientôt tout son numéraire, si le produit des douanes ne repompoit l'argent que ses besoins le forcent d'exporter, si le service de l'étranger auquel le Valaisan se livre par goût depuis des siècles, ne versoit tous les ans quelques sommes dans la république.

On ne connoît point dans le Valais les spéculations et l'émulation d'un travail heureux; l'ambition qui conduit à la fortune y est sans appât et sans but; l'esprit national et les institutions y ramènent sans cesse à l'égalité l'industrie ou la richesse qui veut sortir des rangs : on travaille peu, parce qu'on ne désire point. Des mains étrangères exercent seules les arts grossiers que cette contrée possède : il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, etc. mais ces métaux précieux dorment ensevelis dans les montagnes qui les recèlent, et tentent peu un peuple inactif et pauvre. Renfermé dans le cercle étroit de ses besoins, le Valaisan ne jette aucun œil d'envie sur les richesses de l'industrie et du luxe qui circulent dans les autres contrées de l'Europe : c'est le peuple du monde qui demande le moins à la fortune, et qui cherche le moins à en essayer les moyens; il est une preuve qu'il y a des nations que l'exemple des autres ne peut séduire.

Ces découvertes et ces événemens qui, depuis trois siècles, ont donné aux esprits une forte impulsion vers l'industrie, le commerce et les arts, n'ont rien fait pour le Valais; cette activité et ces arts qui ont bâti, embelli, enrichi les cités dans toute l'Europe, qui ont amélioré la société en introduisant l'aisance, les jouis-

sances de la vie et la prospérité dans le sein des familles, n'ont eu jusqu'ici aucune influence sur le peuple valaisan, il est resté stationnaire au milieu des progrès de la civilisation ; l'histoire du quatorzième siècle est encore pour lui l'histoire du temps présent, les traits du caractère national sont les mêmes, et le temps qui s'est écoulé depuis cette époque, ne signale aucun changement dans son existence morale, aucune amélioration dans son système d'économie politique.

Vous pouvez pressentir déjà, Monsieur, quelles sont les mœurs du peuple dont je viens de vous peindre le climat, les ressources et le caractère ; la vie purement agricole et pastorale du Valaisan a déposé dans ses mœurs un fonds de simplicité et de désintéressement que l'on ne retrouve pas chez d'autres peuples placés dans un autre ordre de choses, et un autre nature de société. Les mœurs du Valaisan sont simples, parce qu'il ne connoît pas les éléments des jouissances des peuples avancés en civilisation, et que la nature de son existence et de son climat lui inspire peu de besoins.

Quoique ses mœurs ayent quelques nuances de celles des peuples qui l'avoisinent, quoiqu'il fût membre, avant sa révolution, d'un système de confédération politique qui le lioit et l'iden-

tifioit à un autre état, cette longue incorporation n'a pu altérer son caractère primitif; il ne ressemble qu'à lui-même, il aime à être lui-même, il s'amalgame difficilement avec les étrangers, il s'allie peu au dehors, il s'expatrie peu (3). Si j'ouvre les annales des temps les plus orageux de l'Europe, je vois rarement ce peuple franchir les barrières que la nature a élevées entre lui et les autres nations, et rarement paroître sur ce théâtre d'événemens, où figurent ensemble et tour à tour les autres peuples; tout s'ébranla, tout céda autour de lui à la réforme du seizième siècle, le Valaisan fut immobile au milieu de ces guerres et de ces fureurs d'opinion et de parti qui agitèrent tant d'états; cette époque de l'histoire est une des plus éclatantes preuves de l'immutabilité de son génie.

Situé au milieu de l'Europe, le peuple du Valais a conservé une physionomie particulière, nationale, comme un peuple qui habiteroit seul, depuis des siècles, quelque ile éloignée ou quelque petit continent: au milieu des traits de cette physionomie particulière, on lit son amour pour son indépendance, que l'on retrouve dans ses guerres et ses révolutions, dans son goût même pour le métier des armes. Ce sont le gouvernement, les institutions ou les sys-

tèmes d'éducation, qui forment ordinairement le caractère distinctif des nations ; c'est le climat seul qui commande et forme le caractère du Valaisan. Combien Montesquieu , qui a donné tant d'influence au climat, eût été fort de son principe, s'il eût vu et observé le Valais !

Ce pays a été conquis successivement par les Romains, par les peuples de l'Occident et par les hordes barbares qui se précipitèrent tour à tour vers les régions du Midi ; le Valais a reçu tout ce mélange de peuples dans son sein. Mais tel est l'empire et la force du climat, qu'il a confondu toutes les nuances, effacé toutes les origines, marqué les vainqueurs et les vaincus de la même empreinte, et qu'il a soumis les conquérans et les peuples conquis aux mêmes mœurs, aux mêmes usages, pour ne montrer, pour ne signaler bientôt plus que le Valaisan, dans les vallées et dans les montagnes.

Le climat sombre de ce pays, la main de la destruction qu'ils voient partout empreinte autour d'eux, a jeté sa tristesse dans les usages et dans le caractère des peuples qui l'habitent ; on retrouve surtout dans leurs idées religieuses cette espèce de sentiment de terreur que la nature a imprimé à tous les peuples, à l'aspect de ses accidens et de ses phénomènes

extraordinaires (4). Des hermitages, des osuaires, des chapelles taillées dans le roc, et répandues au pied, sur le flanc et au sommet des monts, attestent quel est le génie du Valaisan. On plante dans cette contrée une croix devant les énormes débris de la montagne qui s'est écroulée; on plante une croix devant le torrent qui menace de dévastation, au lieu de lui opposer une forte barrière. Ce sentiment religieux est beau sans doute, mais il n'est qu'un sentiment, il n'est point seul une garantie que l'homme ne trouve, dans le cours de sa vie, que dans son travail et dans son courage.

La religion du pays sembleroit, aux yeux de quelques étrangers, avoir les teintes des siècles fanatiques; mais elle n'a cependant pas le caractère du fanatisme, parce que le Valaisan en général ne peut avoir de passions fortes, exaltées. Sa croyance pure, simple et persuadée, est pour lui la source de ses vertus et de ses mœurs, de sa bonne foi surtout, qui paroît l'âme de ses actions, et qui est la première des vertus sociales : on remarque peu de crimes dans le Valais; il y a peu de police dans ce pays, il n'y a point de force publique; la religion semble être le grand frein; c'est la première occupa-

tion, comme c'est le premier sentiment du Valaisan. La maison du citoyen est pauvre, l'église du hameau est toujours richement décorée; son temple est son univers: une multitude de fêtes absorbent le temps et les passions d'un peuple sans activité industrielle, sans spéculations et sans arts.

Le peuple valaisan n'a point de langage ni d'idiome particulier à lui, il parle la langue de ses voisins; dans les contrées les plus près de la France, c'est la langue française qui domine, c'est l'allemand dans celles qui approchent le plus les provinces allemandes; il n'y a rien là que de naturel; les langues des grandes nations commandent leur usage aux petits peuples qui les avoisinent. On aperçoit cependant dans quelques idiomes du Valais quelques traces des langues de ses anciens conquérans: il y a deux choses que le temps et les institutions même ne parviennent jamais à effacer entièrement chez un peuple, quand elles y ont été une fois enracinées, ce sont le langage et les mœurs; toute l'Europe porte encore dans ses mœurs, dans sa langue, dans ses lois, l'empreinte des nations qui l'ont conquise, habitée, civilisée. Le Valais a conservé cette empreinte au milieu de ses monts sauvages; les Romains y ont

laissé leurs médailles, leurs inscriptions ; la féodalité y a laissé ses châteaux, monumens antiques, dont on n'aperçoit plus que les débris (5).

Le système monétaire du Valais est comme sa langue. Ce sont les ateliers de ses voisins qui lui fournissent les monnoies que l'on y voit en circulation. Sous ces deux rapports il vit d'emprunt ; c'est un vice sous le dernier ; la confusion de ces monnoies dans leur cours est un embarras pour le peuple, et surtout pour les étrangers ; il en est un pour le commerce, qui veut une marche libre et rapide. Un peuple constitué doit avoir sa monnaie nationale comme ses lois. Le Valais eut autrefois sa monnaie ; pourquoi dérogeroit-il à ce principe lorsqu'une position nouvelle tend à élever cet état ?

On retrouve, dans les mœurs et dans les usages du Valais, quelques-unes de ces institutions qui appartiennent à un peuple belliqueux ; la cible, qui est l'art de pointer et de tirer avec adresse : c'est dans la belle saison et dans presque toutes les communes du pays, un amusement et un exercice national ; des repas fraternels suivent assez ordinairement ces jeux où règnent la gaiété, l'ordre et la décence.

On retrouve encore, dans les mœurs et dans le fond de l'histoire du peuple valaisan, l'usage d'une espèce d'ostracisme que ce peuple exerçoit d'une manière plus bizarre que légale contre les hommes dont le pouvoir ou la richesse devenoient, dans le pays, un objet de crainte ou de défiance. Un poteau mis à la porte de celui que l'on vouloit chasser de sa patrie, et des clous enfoncés tour à tour dans ce poteau par ceux dont il avoit perdu la confiance, encouru la haine, une affreuse image du proscrit soumise à l'accusation publique, étoient tout l'appareil et le signal de l'ostracisme. Cette étrange manière de voter contre un citoyen étoit pour le condamné le jugement et l'exil : il y a à peine un siècle encore, qu'un homme célèbre par le bien qu'il fit à son pays, et par celui qu'il voulut faire, fut la victime de ce fatal usage ; mais cette institution des temps barbares qu'il est peu intéressant de retracer ici plus longuement, est heureusement tombée en désuétude. Toute institution arbitraire ne doit plus exister chez un peuple qui a le bonheur de vivre sous une constitution et des lois.

On ne devroit plus revoir aussi dans la législation criminelle du Valais, des usages et des lois, restes des temps plus barbares encore,

bannis aujourd'hui par tous les peuples civilisés, et qui contrastent trop avec la douceur des mœurs d'un peuple agricole et pasteur, pour ne pas appeler un jour l'attention du législateur; un code où l'on trouve la torture et l'exposition des condamnés, est une disparate révoltante parmi les législations actuelles de l'Europe.

Je voudrais vous peindre les différens traits, et les diverses nuances du caractère et des mœurs du peuple valaisan, mais il est des détails sans intérêt, que l'historien comme le peintre ne doivent point rassembler dans leur cadre.

Entraîné par le mouvement général, ce peuple a eu aussi sa révolution, ses partis, ses dissensions politiques; mais à l'exception de quelques hommes dont la révolution a blessé les intérêts et les prérogatives, ou égarés par l'esprit de parti, le Valaisan revenu, bientôt de cette situation extraordinaire, a tout oublié; il est rentré dans son caractère naturel, et y est resté. Ce n'est point dans les temps de crise qu'il faut saisir le génie des peuples; ils ne ressemblent point alors à eux-mêmes: vous n'auriez que des passions révolutionnaires; vous n'auriez pas le caractère habituel et les mœurs

du peuple que vous voudriez décrire. Dans son état ordinaire, le caractère du peuple valaisan est calme ; les prétentions, les intrigues, les rivalités y sont sans danger ; l'état social ne renferme aucun de ces germes funestes qui agitent, divisent et déchirent d'autres nations ; la soif des richesses, la cupidité, l'ambition et l'orgueil des rangs n'y viennent point corrompre le cœur, enflammer les esprits, et développer au sein du peuple ces élémens de désordres, qu'un ancien témoin des malheurs de sa patrie en proie à leurs ravages a appelés *irritamenta malorum*.

Telle est la face de ce petit état ; l'intérieur des familles ne présente rien d'extraordinaire ; on y aperçoit souvent cette simplicité de mœurs, que la plume d'un écrivain célèbre nous a déjà retracée avec tant d'intérêt.

Cependant, au milieu de cette simplicité patriarcale, républicaine, et lorsque la révolution a arraché partout autour de cette petite république les racines de la féodalité, on remarque chez la plupart des principales familles du pays, et dans des lieux où tout respire la pauvreté plutôt que le faste, les arbres généalogiques, les armoiries, les costumes distinctifs de leurs ancêtres. Le Valaisan, par un senti-

ment de fierté, de respect, de distinction peut-être, aime à conserver ces signes, comme d'autres peuples se sont plu à conserver les armures de batailles, les insignes, les marques des honneurs et des dignités dont furent revêtus leurs aïeux : c'est moins une critique que je veux faire ici, qu'un trait du caractère que je veux rendre.

Le gouvernement de la nation est paternel; mais telles sont les bornes de son pouvoir, que l'incurie et la force d'inertie qu'il rencontre dans le génie valaisan, lui impriment le même caractère, le rend souvent incapable d'exécuter le bien qu'il auroit pu concevoir, ou persuader; à plus forte raison, les réformes qu'il oseroit entreprendre; il faut que le bien arrive presque de lui-même et sans effort au Valaisan. L'ignorance lui oppose plus qu'ailleurs des préjugés populaires.

Si vous voulez connoître, Monsieur, la constitution de ce pays, je vais vous en donner une idée.

Le Valais forme un état libre et indépendant; le territoire de la république est divisé en douze dixains, comme la France l'est en départemens.

Un conseil, un président et des syndics, tous

électifs, ont l'administration de chaque dixain de chaque commune.

La république entière est gouvernée par une diète générale, qui s'assemble tous les six mois pour les besoins de la législation, et par un conseil d'état qui est chargé de l'exécution des lois.

Un chef suprême, sous le nom de *Grand-Bailli*, est chargé de la sûreté intérieure et extérieure de la république, des relations de politique et de commerce avec les autres puissances; il a l'administration militaire et la disposition de la force armée.

Chaque membre du conseil d'état réunit dans ses mains l'attribution des affaires qui sont confiées dans d'autres états à des ministres.

Dans chaque commune un juge de première instance, connu sous le nom de châtelain; dans chaque dixain, un grand châtelain avec six assesseurs; dans toute la république, un tribunal d'appel ou cour suprême, exercent la justice et composent l'ordre judiciaire.

Voilà en abrégé la constitution du Valais: Les législateurs qui l'ont travaillée y ont conservé beaucoup de formes antiques constitutionnelles du pays, et ont attaché assez de perfection à leur ouvrage pour l'avoir fondé

au milieu des orages. Une constitution républicaine, des magistratures douces, confiantes et populaires, peuvent seules convenir à un peuple frugal et pauvre ; les grands pouvoirs, les ressorts d'une législation et d'une politique plus compliqués, ne sont faits que pour les grands états et pour les populations riches et nombreuses.

Au milieu des agitations de l'Europe, au milieu de la lutte des intérêts et des partis, à côté des puissances qui pouvoient décider d'un seul mot de son sort, le peuple valaisan s'est choisi lui-même ses lois constitutionnelles et son état politique ; il a voulu être libre et indépendant : sous ce rapport, il doit être content de sa destinée.

Mais pourquoi, sous d'autres rapports, ce peuple est-il si reulé des autres peuples en civilisation ? quels sont les obstacles, quelles sont les causes qui semblent avoir arrêté l'essor de ses facultés industrielles, et retardé le développement de ses ressources naturelles ? Pourquoi les sciences, le commerce et les arts n'ont-ils jamais pu se reposer dans le Valais ; je le dirai. Je dirai ensuite les moyens de rendre un peu d'énergie au peuple valaisan, de réveiller son industrie, et d'amener

peu à peu dans son administration et dans l'opinion publique les idées d'amélioration qui ont élevé les autres états.

L'état présent du Valais est l'ouvrage d'un concours de causes physiques et morales.

La première cause qui a retardé les progrès de ce peuple en civilisation, c'est l'empire des habitudes et des opinions, qui font qu'un peuple suit ce qu'il trouve établi avant lui, et n'entrevoit pas un état meilleur que celui dans lequel ont vécu ses ancêtres; ce sont les vices de son ancien régime qui faisoit, d'une partie du Valais, le dominateur de l'autre, et constituoit un gouvernement sans vues, sans esprit national et sans énergie. C'est le défaut de communication qui, le concentrant dans ses montagnes et l'isolant des autres peuples, l'a privé jusqu'ici des lumières; des moyens; des arts, des méthodes et des procédés utiles qui sont les instrumens de la prospérité des nations, le livre à lui-même, le force à ne travailler que sur ses propres idées, et à ne se soutenir que par ses seuls moyens.

Si je pénètre dans son régime intérieur, des privilèges, des distinctions de classes de citoyens, que la constitution n'a pu faire disparaître, pèsent encore sur quelque partie du

peuple, et constituent dans cette république une inégalité de droits humiliante (6) ; une défaveur d'opinion, un sentiment de défiance, de jalousie peut-être, poursuivent encore les étrangers, dont toutes les lois devraient protéger les arts, parce que ce sont, pour la plupart, les étrangers qui cultivent les terres de la république, exercent les arts mécaniques, attirent le numéraire par leur industrie, et réparent la population dévorée ou disgraciée par l'intempérie du climat. Des terres marécageuses et vaines, des communaux immenses, qui n'enrichissent ni les communes, ni l'état, ni les particuliers, occupent la place des terres fécondes. Le jour où la législation du Valais aura rendu l'égalité des droits politiques aux citoyens qui n'en jouissent pas, et à l'industrie agricole des territoires perdus jusqu'ici pour la richesse de l'état, elle aura fait faire au Valaisan un grand pas vers l'amélioration sociale et économique de cepays.

Deux petits collèges, où la jeunesse apprend le latin et l'allemand, sont les seuls foyers d'instruction dans le Valais; aucun art utile, aucune science économique, aucun art d'agrément n'y sont enseignés; aucun corps littéraire ne l'éclaire, et cependant il y a une diète générale,

un conseil d'état dans cette république ; il y a des magistrats et des tribunaux dans les diverses cités et ses divers arrondissemens ; il y a un siège épiscopal et un clergé assez nombreux.

Celui qui placera au sein de sa patrie les élémens de ces lumières et de ces arts, aura bien mérité de ses concitoyens : « Valaisans, pourroit-il leur dire, riches de votre indépendance, vous n'avez pas besoin du luxe et des richesses des autres nations, vous n'avez pas besoin des jouissances recherchées des peuples vieillis en civilisation, elles corromproient l'honorable simplicité de vos mœurs ; la politique ne vous conseille point de les désirer, la nature de votre climat vous a condamné à ne jamais en jouir ; mais vous avez besoin de l'aisance et de la propreté dans le sein de vos familles ; vous avez besoin de cette industrie et de cet amour du travail qui crée les moyens qui ont conduit les peuples actifs, industriels, à la prospérité, et ont fixé le bonheur parmi eux. Regardez vos voisins, ils ont la simplicité des mœurs, et cependant ils offrent le spectacle d'un peuple aisé, heureux. Vous ne pouvez jamais, sans doute, rivaliser de talens et de célébrité avec les peuples qui marquent depuis long-temps dans la carrière du génie ; mais voyez l'histoire, elle n'offre

point de petit état, point de nation, point de ville même, dont les annales ne conservent les noms de ceux qui ont, par leurs talens, éclairé leurs concitoyens, servi leur patrie. Vous avez eu quelques hommes instruits, quelques guerriers qui se sont distingués dans le métier des armes; votre pays possède des administrateurs et des magistrats dont il peut s'honorer encore; mais il attend des hommes dont les vues supérieures l'éclairent et le régénèrent ». Ainsi parleroit à ses concitoyens un véritable ami de sa nation.

Mais il est, pour le Valaisan, une autre cause de son état présent, qui le presse, qui le domine, le plonge dans le découragement et l'inertie, c'est l'influence de son climat et l'affreuse maladie qu'elle produit, connue sous le nom de *cretinisme*, maladie terrible qui absorbe une partie de la population du Valais, et lui enlève les facultés productives du travail et de la pensée. Il y a dans le Valais deux sortes de populations et deux climats différens; la première de ces populations, habitant les montagnes et respirant un air plus pur, est, en général, plus saine et plus vigoureuse, mais un peu sauvage; l'autre, habitant la vallée et livrée à toutes les exhalaisons meurtrières des marais,

est, en grande partie, l'espèce la plus dégradée et la plus disgraciée de la nature, et elle périroit bientôt si elle n'étoit régénérée par les alliances des étrangers et les hommes des régions supérieures.

Quel tableau, Monsieur ! il n'est point de voyageur qui, en traversant le Valais, n'ait le cœur navré à l'affligeant spectacle que présente cette population ! La tendre enfance, qui offre partout ailleurs un aspect si intéressant, si doux, fait ici reculer d'horreur ou attendrit de pitié ; la vue de la vieillesse, aussi dégradée, dépouille l'imagination de tous les sentimens de respect dus à cet âge, et n'y laisse que les tristes idées de la brute ; des traits hideux, informes, la stupidité, la morne tristesse signalent tous les âges de cette race infortunée ; cent mille hommes dans moins d'un siècle sont frappés dans les vallées des Alpes par cette cruelle maladie, qu'aucun livre jusqu'ici n'a bien défini, que nul art n'a cherché à combattre. Non, je ne serai pas venu dans ces contrées sans jeter un cri de douleur en faveur de cette population malheureuse ! ce saint devoir m'est inspiré ; je sens que j'agrandis ma mission ! On cherche tous les jours à améliorer les races des animaux, et l'on abandonneroit ainsi les

hommes ! O toi , justement célèbre , qui quittas ta patrie pour visiter les hôpitaux et les prisons de l'Europe , afin de rendre la salubrité avec la vie aux infortunés habitans de ces asyles , Howard , si tu vis encore , viens , accours dans les vallées des Alpes , elles sont dignes de ta sensibilité et de ton génie ! Un des premiers pas que l'Empereur des Français a fait , en montant sur le trône , a été de secourir l'humanité souffrante , de créer une commission d'hommes instruits pour détruire les contagions qui ravageoient le midi de l'Europe ; n'est - ce pas aussi une espèce de contagion et un mal plus déplorable encore , que celui qui condamne pour toute la vie à la dégradation et à la nullité , tant de milliers d'hommes , dont le travail iroit accroître la prospérité générale , et le malheur que je décris ici , n'a - t - il pas droit d'intéresser aussi la puissance ? Je provoquerai , j'invoquerai donc le même secours pour le malheur dans cet écrit , et j'élèverai au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité , les gouvernemens qui appelleront des hommes expérimentés à la recherche des causes et à la destruction , s'il est possible , des maladies dont je viens de tracer ici les cruels effets.

Je vous ai peint ici, Monsieur, un des traits les plus sombres du tableau du Valais, mais c'est un intérêt sacré que je recommande : les sentimens de bienveillance qu'inspire ce pays, me commandent aussi d'indiquer les causes qui se sont opposées jusqu'ici à sa prospérité, et les moyens qui peuvent développer les ressources de cette république devenue l'alliée de la France.

Le Valaisan a un ennemi à combattre, c'est le Rhône. Sous quelque rapport, ce fleuve est à l'égard du Valais, ce que la mer est pour la Hollande : le patient et industrieux Batave a vaincu la nature, il a arraché son territoire des eaux de l'Océan, et l'a rendu un des plus fertiles de l'Europe; le Rhône, si je puis m'exprimer ainsi, règne en tyran dans le Valais; il n'a rencontré encore dans le peuple de ce pays, aucun effort de l'industrie, aucun travail d'ensemble qui soit parvenu à diriger ses eaux et à les enchaîner dans leur lit; l'habitant découragé ou insouciant dort à côté du marais infect qui empoisonne sa demeure et sa famille, et dégrade son héritage.

Jamais ce pays ne peut renaître à un état prospère, jamais il ne verra fleurir son agriculture, jamais il ne jouira d'aucune salubrité, sous l'influence funeste des marais et des dévastations

du Rhône : le gouvernement, devenu aujourd'hui indépendant et libre, doit prendre un nouvel essor, employer toute l'énergie qu'il retrouve naturellement dans son nouvel état, à vaincre la grande difficulté qui s'est opposée jusqu'ici à la régénération de son territoire. C'est de ce côté qu'il doit tourner toute l'attention, diriger tout l'intérêt du peuple ; c'est là que réside la fortune publique du Valais. Que peut faire de mieux un peuple qui n'a point d'armées à entretenir, point de forteresses à construire, ni de frontières à garder, que de porter toutes ses forces et son courage vers l'amélioration de son sol ? Quelle autre politique peut avoir son gouvernement, que d'ouvrir de nouvelles sources de revenu public, de richesses et d'industrie pour la nation ? Quel autre but, quel intérêt plus pressant peut atteindre son administration ? Il manque de moyens ! N'a-t-il pas des bras ? et toutes les communes du Valais ne sont-elles pas appelées à partager les travaux, comme à jouir un jour des bienfaits de cette grande entreprise ? Mais qu'il demande à ses alliés, qu'il appelle dans son sein quelques-uns de ces hommes supérieurs qui connoissent les moyens, dirigent et font exécuter les travaux qui améliorent les états ; il trouvera dans

leur génie des plans qui ne seront pas dispendieux, et un travail d'une exécution facile.

Au milieu du Valais même, dans la route du Simplon, repose un frappant exemple des grands obstacles aplanis, de la nature vaincue : arrêter les débordemens des eaux du Rhône, diriger et diguer le lit de ce fleuve, présente un bien moins grand obstacle de la nature, une moindre conception de l'art, un moindre effort de travail. Une nation n'a qu'à vouloir pour venir à bout d'une entreprise de ce genre ; c'est en l'exécutant que le peuple du Valais peut s'absoudre, aux yeux des étrangers, de son caractère d'inactivité et d'insouciance, et avoir la gloire de léguer à la génération à venir un beau monument de son industrie, et une source de prospérité.

Que le gouvernement du Valais élève donc un moment ses idées, et jette les yeux sur l'Europe : c'est aux grands travaux, aux améliorations qu'ils ont exécutés sur leur territoire, que presque tous les états doivent des plaines immenses, une agriculture florissante, de nouveaux domaines, de nouvelles colonies, de nouvelles familles, de précieux établissemens, l'accroissement de leur population et de leur fortune publique.

Le temps a frappé tous les monumens des anciennes conquêtes des nations européennes ; le fruit des plus brillantes victoires , l'éclat des plus beaux trophées , ont péri dans des mains inhabiles à conduire les destinées des états ; mais les grands ouvrages de ces nations vivent encore pour le bonheur des peuples qui leur ont succédé : Venise sortie des eaux de l'Adriatique , les villes de la Batavie bâties sur les marais de l'Océan , s'élèvent comme de magnifiques monumens de l'industrie humaine , et une des sources de richesses du monde.

Que le peuple du Valais imite l'exemple des nations industrieuses , et il retirera un jour , comme elles , le prix de son courage et de ses travaux , dans le bien-être de sa patrie.

Une autre cause de prospérité vient concourir et se lier à la grande amélioration que je viens d'indiquer ; c'est la communication qui va s'ouvrir entre la république du Valais et ses nouveaux alliés , la France et l'Italie.

Parmi les moyens qui peuvent ranimer cet état , je regarde surtout la route du Simplon comme une époque de régénération. Cette grande communication , en traversant en entier le territoire de cette république , et joignant la France et l'Italie , doit nécessairement

appeler les étrangers et les capitaux dans le Valais, donner le mouvement à l'industrie du peuple valaisan, accroître la circulation avec la reproduction, amener l'amélioration des terres, faciliter les échanges des produits, multiplier les exportations, provoquer l'emploi des matières premières dans de nouveaux établissemens de fabriques et de manufactures, et en créant diverses branches de revenu public, améliorer les finances de cette république, et lui donner enfin un système d'économie politique qu'elle n'a pu avoir jusqu'ici.

Le gouvernement du Valais a dans les mains les moyens d'accélérer et seconder ces améliorations, en excitant par des récompenses l'émulation de ses concitoyens : qu'il accorde des prix à l'agriculture, des encouragemens à l'industrie, des primes au commerce ; qu'il déclare que celui qui aura fondé un établissement d'agriculture, de commerce ou de fabrique ; qui aura fait une découverte utile, défriché un champ, aura bien mérité de son pays. Le Valaisan n'a besoin peut-être que d'être réveillé pour être entreprenant, industriel. Le gouvernement craindrait-il d'employer pour son pays ce ressort d'activité, de travail et de richesses des nations modernes,

et ne retireroit-il pas bientôt en revenu public les sommes modiques qu'il consacrerait à ces encouragemens ? L'extension du commerce et de l'agriculture, les créations de la main-d'œuvre, l'aisance publique, seroient sous peu d'années l'ouvrage de cette politique éclairée sur les vrais intérêts de la nation valaisane.

Un gouvernement doit user de toutes ses ressources : qu'il appelle encore dans ses ateliers publics, à des travaux faciles, la partie la plus intelligente de ses malheureux concitoyens que la nature a disgraciés. Toutes les nations de l'Europe savent utiliser aujourd'hui les membres invalides de la société. Un peu d'activité donnée à ces malheureuses créatures, connues sous le nom de *cretins*, seroit peut-être un moyen de combattre l'affreuse maladie qui les accable, en même temps qu'elle produiroit un bien pour l'état.

Enfin, si le gouvernement du Valais veut enfin que le jour de la civilisation se lève et luise aussi pour sa patrie, qu'il se forme dans son sein une société d'instruction et d'économie politique; et tandis qu'il organisera dans toutes les parties de l'état les principes et les élémens de vie, cette institution salubre fera refluer et répandra du centre aux extrémités tous les

procédés utiles , toutes les découvertes, tous les fruits de l'expérience, toutes les lumières.

Le gouvernement a conçu l'idée de mettre douze étoiles dans les nouvelles armoiries de son pays ; c'est un devoir qu'il s'est imposé de réaliser cet emblème de lumière dans l'administration et dans l'état.

Ce nouvel ordre de choses , ces progrès dans le régime administratif et dans le système économique du Valais , cette époque de restauration , en donnant plus de consistance à cette république, doivent aussi produire un système actif et régulier de commerce avec ses alliés , et ouvrir un cours de relations favorables aux intérêts respectifs de ces états. Mais la situation présente du Valais ne permet pas de compter sur ces avantages et sur ces ressources avant que le temps ait amené cet ordre d'améliorations et de changemens.

Après vous avoir parlé de ce pays sous plusieurs points de vue économiques, vous vous attendez peut-être que je vous donne quelque idée de son revenu public et de son commerce. Son revenu public est posé sur plusieurs branches qu'il est inutile de vous énumérer ici ; il est modique, mais il suffit aux besoins d'un gouvernement qui sait modérer ses dépenses, et s'honorer

de la première vertu d'une république, l'économie. Pour son commerce, cet état a été jusqu'ici presque nul dans la balance commerciale comme dans la balance politique.

Quand plusieurs nations ont des besoins différens, des productions et des arts variés, et qu'elles sont en pleine activité d'un commerce réciproque, il est aisé de déterminer entr'elles le résultat des échanges, ou la balance commerciale; mais quand une nation n'a qu'un mouvement foible et irrégulier de commerce, qu'elle est réduite à peu de besoins, à peu de reproductions, il est impossible de déterminer la part qu'elle peut avoir dans le système et le mouvement général du commerce des autres nations: tel est le Valais dans ses relations avec les autres puissances sous ce rapport.

C'est par tous les moyens que je viens d'indiquer dans cet écrit, que le Valais peut arriver un jour à un état prospère, comme la Suisse qui l'avoisine, en conservant ses mœurs, sa religion et ses institutions. Cette république, placée aujourd'hui dans un nouvel état politique qui ne lui promet que des avantages, liée à trois états voisins par ses alliances, sûre de trouver dans leur appui et dans leur pro-

tection la garantie de son indépendance , n'a plus qu'à penser à elle-même , et à améliorer ses destinées. Devenue par sa position une place forte avancée , et un des boulevards d'une grande puissance , elle a droit d'attendre d'elle , sous ce rapport , toute la bienveillance d'un allié fidèle et nécessaire. Et quel intérêt ne méritent pas des puissances , ces petits états qui , contents d'une médiocre existence , et loin de la carrière de la domination et de la fortune , n'aspirent jamais à troubler le monde , et sont presque toujours les victimes des révolutions politiques qui agitent la terre ? Et combien cet intérêt ne s'accroît-il pas encore , quand ce sont des alliés dévoués et reconnoissans envers le gouvernement qui les protège ; quand la politique d'un grand empire , et sa sûreté , lui commandent d'avoir pour amis tous ces petits peuples qui l'environnent , et qui lui servent d'auxiliaires et de rempart contre ses ennemis et ses rivaux ?

Par cette esquisse tracée à la hâte , j'ai tâché , Monsieur , de vous faire connoître le Valais , contrée qui semble n'avoir été connue jusqu'ici que par des naturalistes qui sont venus étudier la nature dans la vaste enceinte de ses montagnes , et par des voyageurs attirés par le

spectacle de ses sites ; j'ai eu le dessein de l'examiner sous de nouveaux rapports ; j'ai décrit ce que j'ai vu , ce que j'ai senti , ce que j'ai cherché à approfondir ; je terminerai cet écrit par quelques réflexions.

Il est des pays dont la fécondité a toujours été l'objet de l'ambition des autres peuples , et qui ont sans cesse été le théâtre des guerres sanglantes ; le sol du Valais n'offre aucun appât à la cupidité des nations conquérantes , il n'a point à subir ces destinées.

Il est des villes , des continens , des îles , des contrées de la terre , qui ont possédé tour à tour l'industrie et le commerce , ont été l'entrepôt des richesses , le siège des arts et du luxe ; elles ont vu leurs époques de fortune comme celles de leur décadence et de leur ruine ; le sort du Valais est fixe comme ses montagnes , il ne sera jamais exposé à ces révolutions qui changent , placent et déplacent le cours des choses humaines.

Tel est le Valais , le territoire peut-être le plus extraordinaire de l'Europe ; tel est ce peuple qui semble obéir plutôt à la nature qu'à l'art social : heureux s'il peut jouir un jour des avantages et des biens que je lui ai indiqués ! Indépendant alors et libre , et trouvant presque

tous ses besoins rassemblés autour de lui ; point d'impôts fonciers à payer, point d'armées, point de police, point de force publique à soudoyer, voilà un de ces privilèges dont il jouit seul peut-être aujourd'hui au milieu de toute l'Europe. On pourra dire peut-être à l'avenir des Valaisans, ce que disoit Tacite des anciens Germains : *Securi adversus homines, securi adversus deos, rem difficillimam adsecuti sunt, ut illis ne voto quidem opus esset.*

Le Valais paroît à peine dans l'histoire générale des nations, son existence ne s'allie à rien de ce qui eut de l'éclat dans le monde ; les annales obscures du peuple valaisan ne présentent aucune grande époque d'activité humaine dans la vie des peuples ; il ne marque par aucuns traits, par aucun événement, par aucune révolution, dans les diverses périodes de la civilisation : ses erreurs n'ont point troublé le monde, ses lumières ne l'ont point éclairé, ses découvertes n'ont ni enrichi, ni perfectionné la société. On ne le voit point figurer dans les siècles parmi les législateurs et les conquérans, et parmi ces nations qui franchirent, à pas de géant, les deux hémisphères, et allèrent porter dans toutes les parties

du globe leur ambition , les travaux de leur industrie , leurs conquêtes ; il en fut plus vertueux , et plus heureux , peut-être. Mais il n'est point de terre , point de nation , point de petit état , qui n'ait eu , ou à qui la nature n'ait départi un genre de célébrité. Le Valais offre dans son sein un des plus grands spectacles de la nature , les deux plus fameux passages de la terre , le Saint-Bernard et le Simplon , et les plus grands obstacles qu'ait jamais surmontés l'audace humaine ; il vit les soldats d'Annibal , les légions de César , il vit Bonaparte et son armée , voilà son titre à la mémoire des hommes , sa page dans l'histoire , son grand intérêt auprès de la postérité.

TABLEAUX PITTORESQUES DU VALAIS.

SECONDE PARTIE.

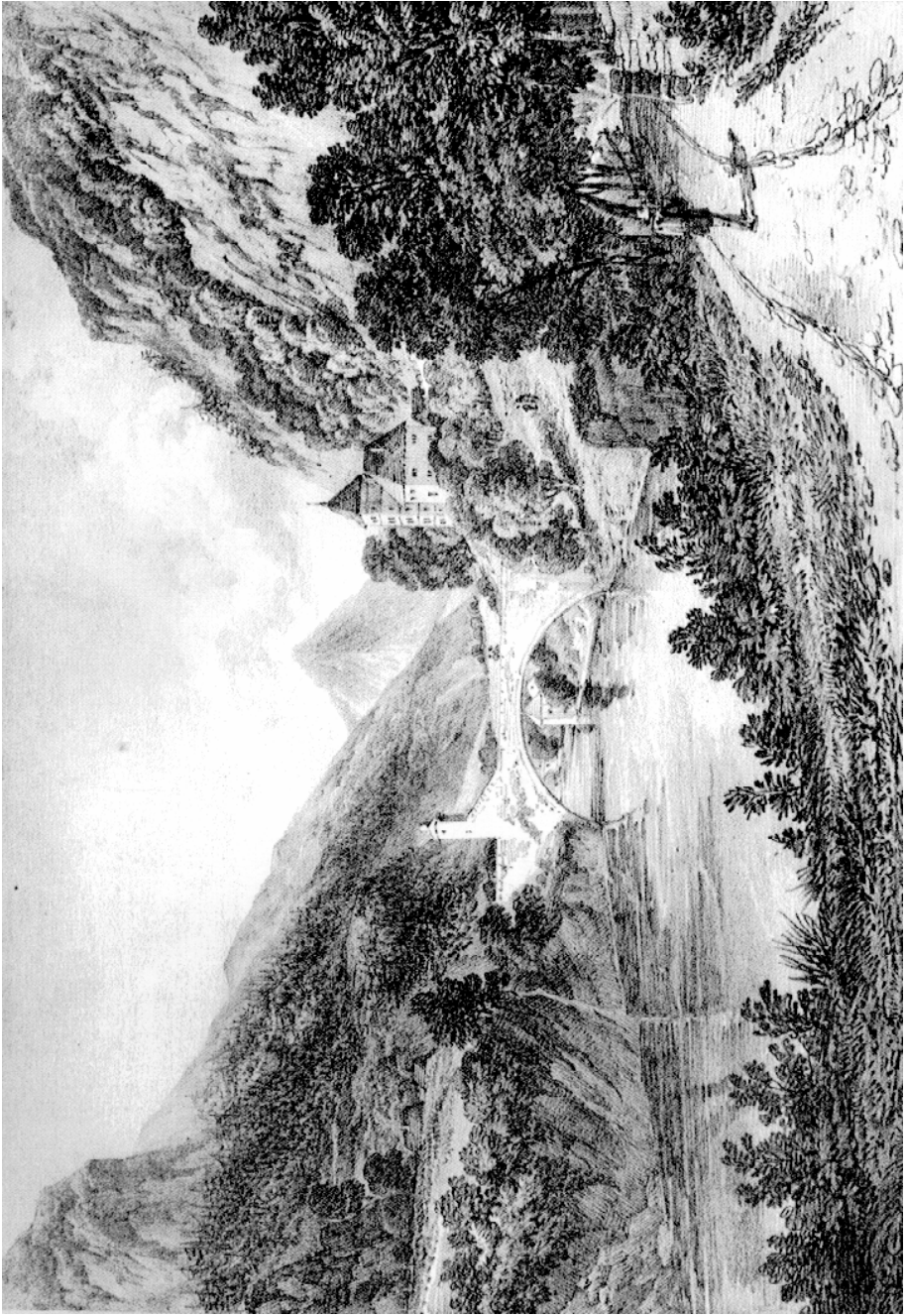
IdÉE DU PHYSIQUE DE CE PAYS.

LE Valais ressemble à une longue galerie de tableaux ; il faut le parcourir et l'observer plusieurs fois pour bien le décrire. Plusieurs grands traits caractérisent ce pays, et le distinguent des autres pays de montagnes. Il forme une des vallées les plus profondes du globe ; il est placé dans l'enceinte de ces hautes Alpes également célèbres dans l'histoire naturelle et dans les annales des peuples ; il voit couler dans son sein le fleuve le plus rapide de l'Europe, le Rhône qui va prendre sa source dans la même montagne que le Rhin, la Reuss, le Tessin, l'Aar, l'Adda ; il roule dans ses vallées les torrens les plus impétueux des Alpes ; il est resserré entre ces glaciers éternels que la Providence a

créés pour le besoin du monde et pour l'admiration des âges ; il est un des grands dépôts de la végétation et de la fertilité que la nature a refusées aux sommets glacés qui l'environnent ; il forme enfin un de ces précieux ateliers où la même nature prépare en silence , élabore , vivifie , féconde sans cesse les germes et les éléments de toutes les productions.

Un écrivain a dit que le Valais rassembloit dans un cadre imposant tout ce que la Suisse présente de pittoresque dans tous les genres : sauvage , majestueux , et quelquefois gracieux , il offre toutes les grandes représentations de la nature en horreurs et en beautés ; le voyageur pressé qui le traverse , n'y voit que deux chaînes de monts élevés ; l'observateur s'y arrête à chaque pas , il contemple.

Je décrirai successivement les sites les plus frappans de ce pays , tels qu'ils se présentent , ses scènes agréables , ses aspects sauvages , quelquefois terribles ; j'aurai réussi , si mes peintures peuvent représenter la vérité de leur modèle , si ceux qui parcourront un jour ces tableaux , éprouvent les mêmes sensations , y reconnoissent les traits que j'ai tâché de rendre ; pour ne pas confondre des objets distincts , je dirai ensuite les diverses substances



Pont de St-Maurice
Dessin Major Cockburn, avril 1820

dont se composent en général les montagnes du pays dont j'aurai tracé les sites.

Il n'y a point de voyageur qui ne soit vivement frappé de l'entrée du Valais, c'est la plus imposante entrée des Alpes : la nature s'y dessine avec cette force de couleur, cette grandeur, cette hardiesse de caractère et cette empreinte mâle qu'elle a données à toute cette contrée de la terre.

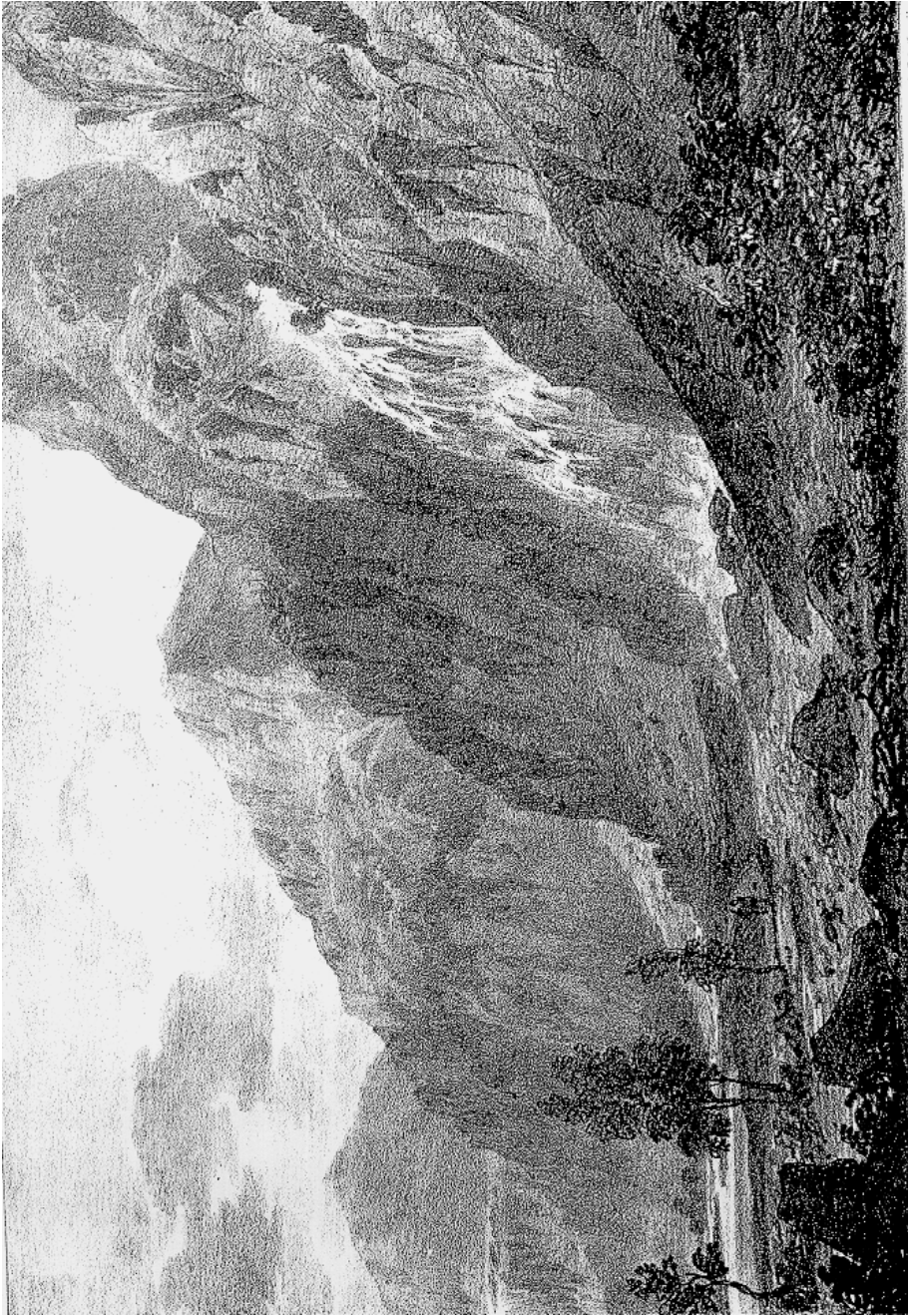
SAINT-MAURICE.

Je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie sur le pont de Saint-Maurice, petite ville qui ouvre cet état. J'entrois dans ce Valais, j'étois sur ce pont : si je n'avois pas pensé que j'allois chez un peuple bon, hospitalier, je me serois cru transporté dans l'ancienne patrie des druides, ou dans ces lieux où l'imagination fabuleuse des anciens avoit placé tout ce qu'il y a de plus redoutable aux mortels.

Le ciel étoit pluvieux, extrêmement nébuleux : l'ensemble informe de ces rochers à perte de vue, le Rhône à leurs pieds, précipitant dans cet endroit resserré ses eaux, avec plus d'impétuosité et de fracas que dans tout autre lieu de la vallée ; la profondeur du lit du fleuve et de la vallée, les nuages qui sembloient se confondre

avec les monts, et s'entr'ouvrir quelquefois pour offrir des points de vue affreux; tout ce mouvement de la nature gigantesque, sauvage; cet amas confus d'objets, de formes changeantes, présente l'image du chaos qui se débrouille, et laisse apercevoir les premiers élémens du monde. On peut voir dans les Alpes des spectacles plus vastes, mais il n'y en a point de plus pittoresque que celui du pont de Saint-Maurice, où les deux chaînes de montagnes qui forment le Valais, semblent se serrer, s'escarper, se noircir, pour rendre plus imposante l'entrée de ce pays extraordinaire.

La tradition a rempli ces lieux d'événemens terribles et de tristes souvenirs; c'est près de là que fut massacrée, par les ordres de Maximin, cette fameuse légion thébéenne, qui périt victime de sa croyance, et dont le chef a laissé son nom à l'antique petite ville de Saint-Maurice; c'est près de là que l'on aperçoit la vaste prostration de cette montagne dont la chute écrasa la ville d'Epaune, célèbre jadis par un concile, et fit reculer le lit du Rhône jusqu'au pied de la chaîne septentrionale des montagnes opposées: l'histoire et la tradition sont pleines de cet affreux événement, dont les lieux offrent encore visiblement les traces.



Cascade de Pissevache

Dessin Major Cockburn, septembre 1821

LA CASCADE DE PISSEVACHE.

Un objet tout à la fois sauvage et gracieux, que l'on trouve à quelques lieues de là, distrait et soulage des sombres sites que l'on vient de parcourir; c'est la belle cascade de Pissevache, formée par les glaciers supérieurs et les neiges, à qui la mythologie riante des anciens eût donné un plus beau nom; et qu'elle eût probablement fait sortir de l'urne de quelque naïade, ou de quelque dieu des eaux. De tous les accidens divers que la nature offre dans le Valais, la Pissevache est un des plus agréables à la vue; elle mérite seule qu'on fasse un voyage pour la contempler. Il faut voir cette grande cascade un beau jour d'été, précipitant ses eaux abondantes de plus de quatre cents pieds de haut, et déroulant avec grâce aux rayons du soleil, qui les varie de toutes ses couleurs, ses nappes ondulantes, ses gazes légères, sa pluie argentée. Le spectacle d'une rivière tombant du sommet d'une montagne, est une chose que l'on ne voit que rarement dans les autres contrées de la terre; de petites fontaines, des sources médiocres, finissent par acquérir un cours superbe, un nom fameux, et portent

fièrement à la mer le tribut de leurs ondes ; la belle cascade de Pissevache , si digne de donner naissance à un grand fleuve , va mourir et perdre son nom dans le Rhône , qui passe orgueilleusement à ses pieds.

L E T R I E N T .

Tout est contraste dans ces lieux ; non loin de là , et dans la même chaîne de rochers , le Trient montre sa noire embouchure ; l'aspect , la forme , la couleur hardie de son rocher , le torrent qui rotile en mugissant dans ses flancs caverneux , produisent sur l'imagination la plus vive sensation ; il y a pour l'observateur une opposition frappante entre la Pissevache et le Trient : l'une se plaît à développer ses belles eaux , l'autre semble les cacher dans ses ténébreux détours ; la première ne fait que commencer son travail , l'autre l'a fini ; le Trient a fendu son rocher dans toute sa profondeur ; la Pissevache ressemblera à tous les torrens du Valais , lorsque ses eaux impétueuses auront miné jusqu'à ses bases le rocher d'où elles se précipitent.



La tour de la Bâtiaz, Martigny

Dessin Major Cockburn, février 1821

MARTIGNI.

Au milieu d'un centre de hautes montagnes, qui ne lui laisse que l'aspect libre du nord, paroît, sous les formes d'un pittoresque paysage, la petite ville de Martigni. Ce ceintre de monts blanchis par les neiges pendant l'hiver, et noirci des forêts de sapins pendant le reste de l'année, rend cette situation assez extraordinaire. Au milieu de cet imposant amphithéâtre, s'ouvre la vallée d'Entremont, qui conduit au Saint-Bernard : des restes de monumens attestent que Martigni fut long-temps soumise à la domination romaine. On montre encore l'endroit où Galba, lieutenant de César, fit camper ses légions, l'endroit où il hiverna, l'endroit où il fut assailli du haut des montagnes par les peuples de cette contrée, et fut obligé d'abandonner son camp. Attirés par la fraîcheur de ce séjour, d'illustres Romains s'y rendoient souvent pour se délasser de leurs travaux guerriers, pour fuir le ciel brûlant de l'Italie, et le fracas d'une capitale toujours agitée. La Drance, qui se précipite avec un grand bruit au pied de ces monts, la chaîne de ces autres monts sillonnés de diverses

nuances, et perpendiculaires, qui conduit de Saint-Maurice à cette petite ville, achèvent de renforcer les couleurs du tableau.

S A I N T - P I E R R E .

Par une succession de sites agrestes, et par de petits villages, le chemin vous mène de Martigni au bourg Saint-Pierre. Une plaine riante, des rochers nus à pic, déchirés et tourmentés sur toute leur surface, et entourés de vastes éboulemens, la chaîne des montagnes exposée au nord, embellie de bois et de pâturages, le Rhône, non loin de là, ceignant par ses contours une partie de cette plaine fertile, donnent au bourg Saint-Pierre une perspective assez piquante.

L A L I S E R N E .

Dans le même genre, mais sous une autre forme, la Liserne, à une lieue de Saint-Pierre, vous offre le même spectacle que le Trient, c'est-à-dire, une montagne coupée par un torrent depuis son sommet jusqu'à sa base, et changée par la force des eaux et avec les siècles en une espèce d'abîme. Ici la nature se prononce par des traits encore plus agrandis;

la vue des cavernes immenses de ces rochers, leurs contours qui se noircissent encore davantage à mesure qu'ils s'enfoncent, ces angles qui s'avancent, se croisent et semblent tous recéler quelque horreur, le retentissement des eaux du torrent dans ses sinuosités profondes, ces rochers entr'ouverts à une hauteur de six cents toises jusqu'au fond de leurs précipices, retracent, avec énergie, à l'imagination le *Tartareæ fauces* et le *Vastoque immanis hiatus* de Virgile. Vous croirez que ce poète, lorsqu'il a peint l'entrée de son Tartare, a fait la description de ces affreuses beautés de ces rochers sauvages.

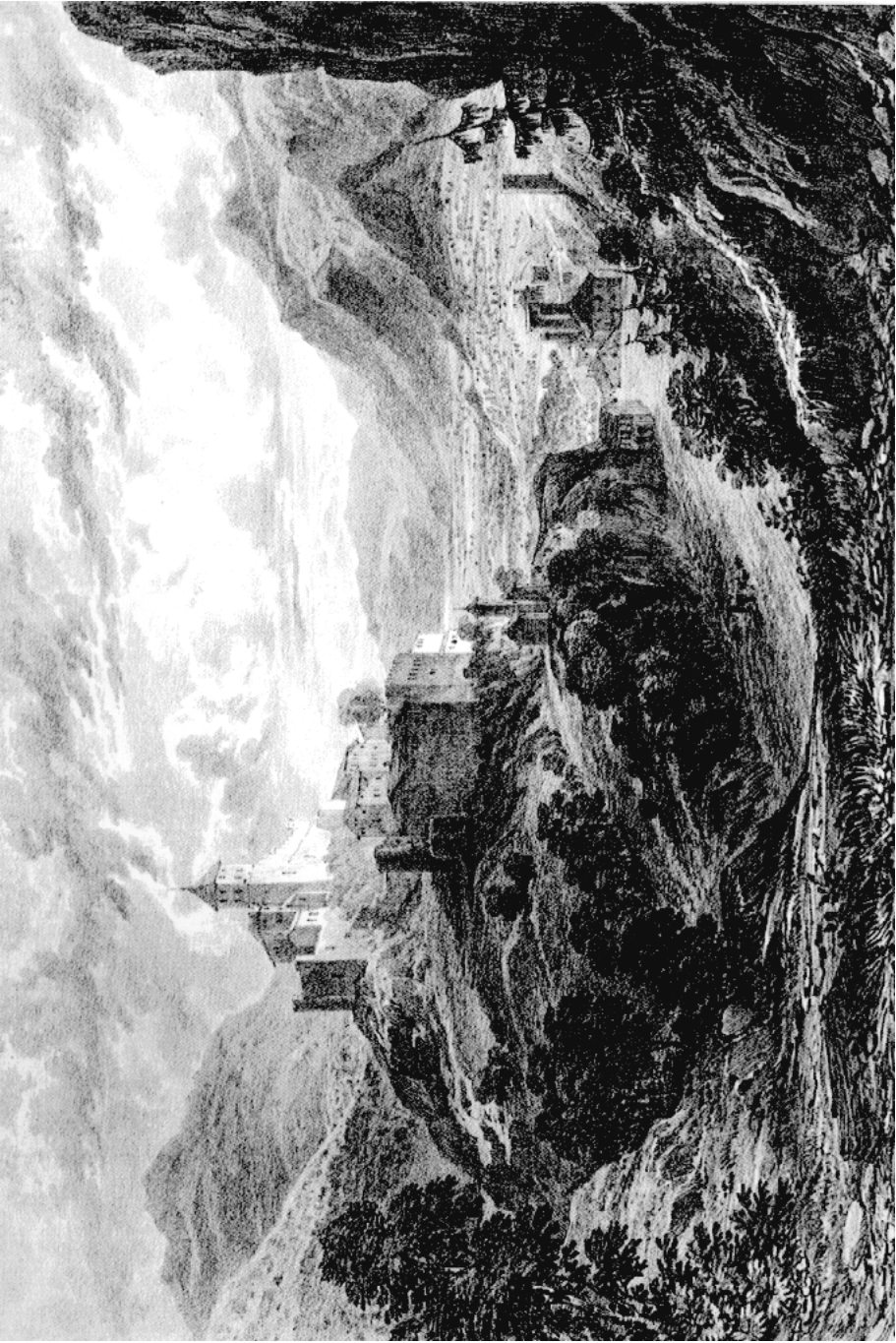
C'est près de cet endroit que la chute d'une partie de la montagne appelée le *Diableret*, combla une vallée entière de ses énormes rochers, suspendit le cours de trois rivières, forma un lac, ensevelit sous ses décombres des villages et de nombreux troupeaux. Quelques anciens du pays redisent encore avec effroi cet événement arrivé dans le dernier siècle, dont ils ont été les contemporains, dont ils ont vu les désastres.

CONTAY.

Presque de l'embouchure de la Liserne, et non loin de cet événement terrible, on voit s'élever le riche amphithéâtre de Contay; de ses belles hauteurs se déploie devant vous, sur les montagnes de l'autre rive et dans la vallée, un monde de verdure. Là s'offre le spectacle de la nature cultivée et de la nature sauvage, les pics des montagnes et les neiges, avec des plaines couvertes de moissons; de beaux vignobles sur les revers des monts, des villages au milieu d'une forêt de noyers, de châtaigniers et de mélèses; partout le tranquille aspect des châteaux, des pâturages et des troupeaux; plus bas des vallons et des prairies; le Rhône dans le lointain fermant avec la fertile montagne de Ninda cet horizon varié de points de vue divers.

SION.

Des environs qui la dominant, Sion, la capitale du Valais, paroît au loin au pied de ses deux collines, surmontée de ses châteaux, dans un riant bassin, entourée de ses bois, de ses vergers, de ses superbes coteaux de vignes; le site charmant de cette ville, arrosée



Sion, château de Valère vu de Tourbillon
Dessin Major Cockburn, juin 1820

d'une foule de ruisseaux qui coulent des monts voisins, forme un contraste frappant avec sa malpropreté, avec le sort d'une partie de ses malheureux habitants.

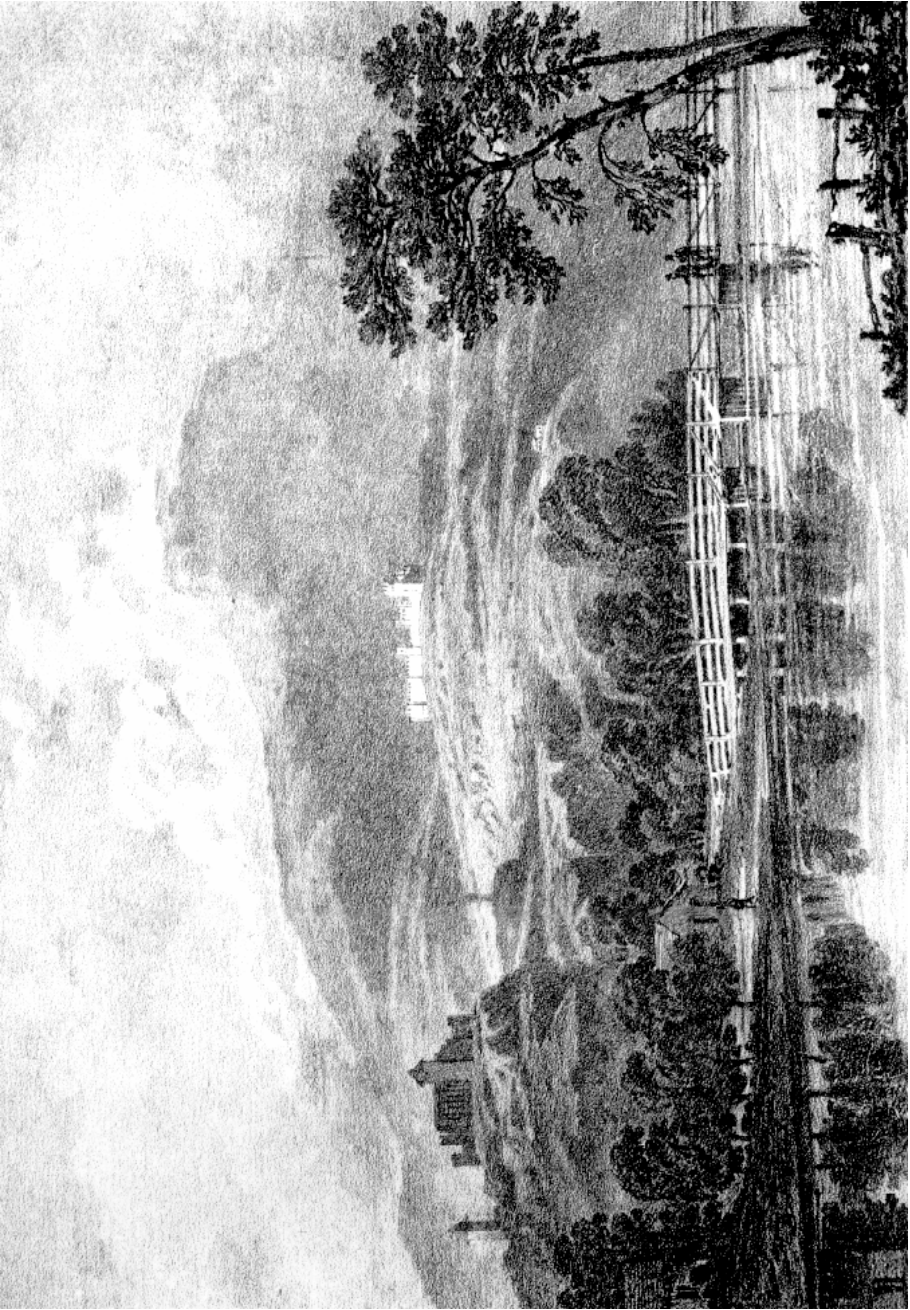
LE MONT VALÈRE.

Gravissez sur le mont Valère qui domine cette ville à l'est ; l'œil parcourt tout à coup la vallée dans l'étendue de douze lieues. Vous avez au-dessous de vous dans cet espace tous les sites variés, et tous les paysages de cette vallée dont vous n'avez jusqu'ici contemplé que des tableaux détachés : l'entrée des vallées latérales, dont les torrens se précipitent, les contours et les anfractuosités des monts, leurs revers, leurs cimes blanchies, leurs forêts de pins, le fleuve déroulé dans ses diverses sinuosités au fond de la plaine comme une longue lame d'argent ; tout se réunit sous vos yeux pour agrandir et enrichir ce vaste ensemble de tant de formes diverses, ce mouvement varié des contrastes et des couleurs de la vallée et des monts, ce riche et unique point de vue du Valais. Dans d'autres contrées, vous ne voyez dans le spectacle d'une multitude de villes embellies, de campagnes peuplées d'habi-

tations superbes, que les travaux de l'art, les ouvrages des hommes ; ici vous ne contemplez que la nature, mais la fière, l'inimitable nature.

LA MONTAGNE DES MAYENS.

Descendez de la colline de Valère, transportez-vous dans un beau jour du mois de mai au pied de la montagne qui est au midi de Sion ; si vos regards ne sont pas enchantés, si vous ne vous sentez pas élevé par le magnifique spectacle qui se déploie devant vous, retirez-vous, n'admirez plus aucun des tableaux de ce genre. Figurez-vous une montagne de deux lieues de longueur sur près d'une lieue de hauteur, une multitude de petites plaines cultivées, de prés émaillés de mille fleurs, de bocages, de vergers, de paysages, s'élevant à l'envi comme par étages, partout entrecoupés de fontaines et de cascades, de sentiers couverts d'ombrages ; partout la pompeuse verdure des mélèses ; la variété des arbres à fruits, des arbustes ; la végétation la plus féconde ; un nombre infini de petits villages, de cabanes, de châlets, animant ce tableau ; une forêt de pins couronnant cet amphithéâtre ; le Rhône roulant au pied de la



Sion, pont sur le Rhône

Dessin Major Cockburn, 1820

montagne ses eaux impétueuses : peignez-vous toutes les nuances de la verdure , toutes les gradations de la végétation , vous aurez une idée de la montagne des Mayens. Claude Lorrain , le Poussin , que vos peintures sont foibles à côté de cette majestueuse création ! Décorateurs de théâtre , inventeurs de jardins artificiels , que deviennent ici vos miniatures ! venez ici enflammer votre génie , venez y chercher des modèles , mais prenez garde d'y trouver le désespoir de votre art.

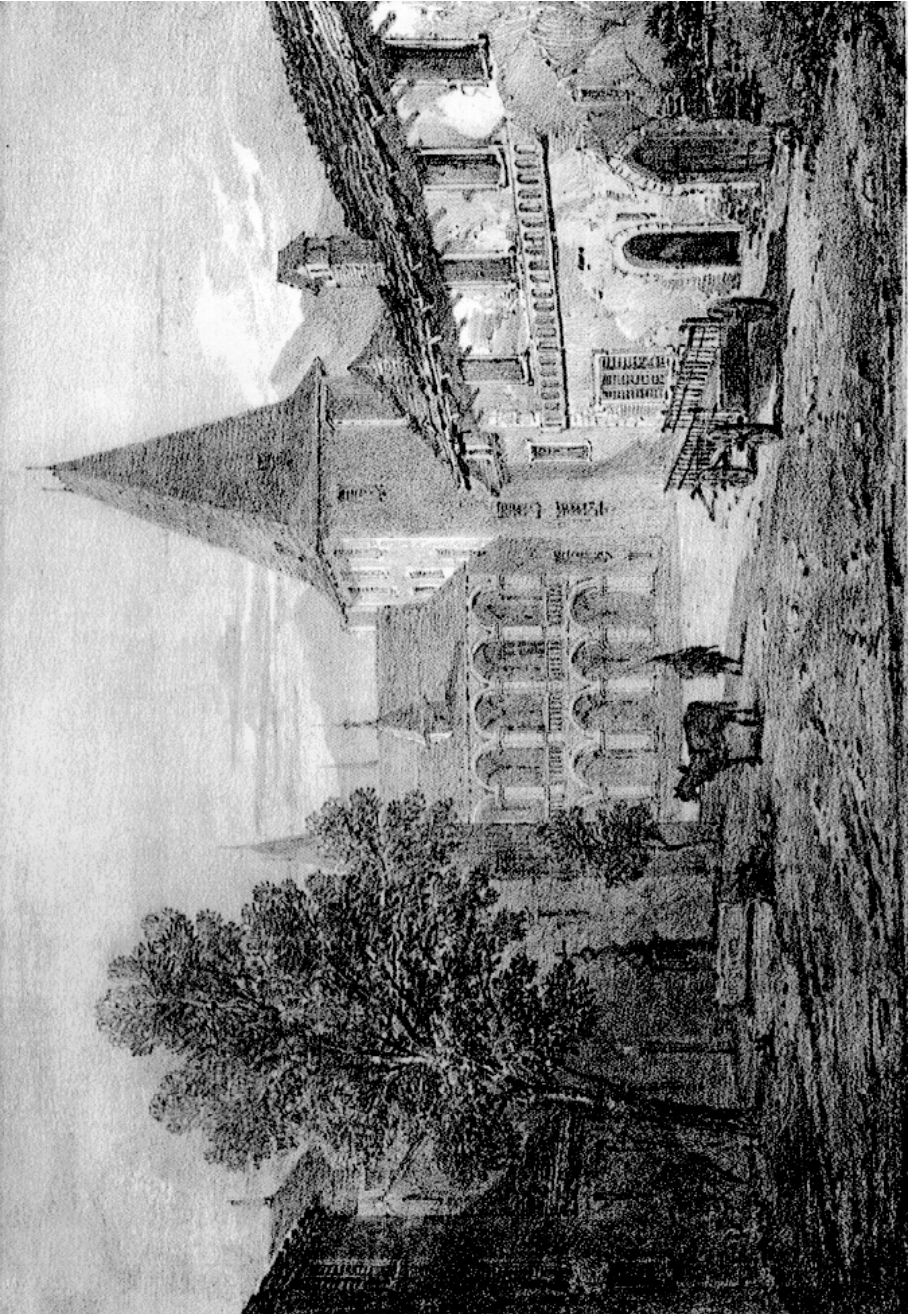
L'HERMITAGE.

Voilà la nature en beau. Voulez-vous la considérer sous des formes différentes , il ne faut que parcourir une petite lieue pour franchir l'intervalle du genre gracieux au genre tout à fait sauvage. Après avoir côtoyé , par un joli chemin , les prairies qui conduisent de Sion à Bramoi , enfoncez-vous dans cette enceinte de rochers où commence la vallée d'Erheim. Quel changement ! l'aspect de cette lugubre enceinte de rochers brisés et presque perpendiculaires , leurs débris à leurs pieds dans le torrent qui les baigne , cette vaste solitude qui n'est troublée que par le bruit des eaux qui se précipitent en cascades , à travers une âpre chaîne de mon-

tagnes, cet hermitage, cette église percés dans le roc, ce sombre désert, où quelques hommes sont venus dérober leur existence au monde, et se consacrer à la prière : arrêtez - vous là ; quel lieu pour la pensée !

LES PLÂTRERIÈRES.

Les Plâtrerières vous attendent pour vous découvrir un autre ordre d'objets. Montez sur ce chemin escarpé, en suivant à votre gauche ces groupes de rochers qu'une espèce de miracle tient suspendus en équilibre sur votre tête ; voyez, au milieu de cette plaine, ces petits monts, ouvrage de la violence des courans qui ont sillonné la vallée, qui ont entraîné avec eux et déposé les débris des montagnes ; voyez, sur ces petits monts, ces tours à demi-renversées, ces châteaux en ruines ! Quel tableau des révolutions de la terre et des peuples ! Nulle part le Rhône n'a marqué ses ravages comme dans cet endroit de la vallée, où ce fleuve a remplacé par des pierres tous les élémens de la végétation et de la fécondité. On croiroit voir les restes effrayans d'un déluge dont les eaux viennent de rentrer dans les profondeurs de l'abîme ; quelques arbustes, quelques petits bois et quelques pâturages, répandus dans ce désert de pierres,



Sierre

Dessin Major Cockburn, février 1821

de dépôts et de débris, et qui forment par leur mélange un singulier contraste, semblent avoir échappé à la destruction. Le travail et l'action des eaux qui se manifestent partout dans les ouvrages de la nature, qui ont sillonné les vallées, creusé le lit des torrens, formé et rassemblé les élémens des montagnes, semblent s'être plu à en disperser ici les débris.

S I E R R E S.

A quelques lieues des Plâtreries, la position heureuse de Sierres, la beauté de son bassin, l'exposition et la culture de ses monts, ses vignobles, feront toujours un des tableaux les plus animés et les plus précieux du Valais. La vallée qui s'ouvre en face de Sierres, rend encore la perspective de cette localité plus pittoresque. Au détour, à droite du pont de ce petit bourg, la vue de la forêt de Finge, ses belles verdure, leur distribution sur les revers des monts, sur les bords du fleuve et dans la plaine, donnent à ce site un aspect très-romantique.

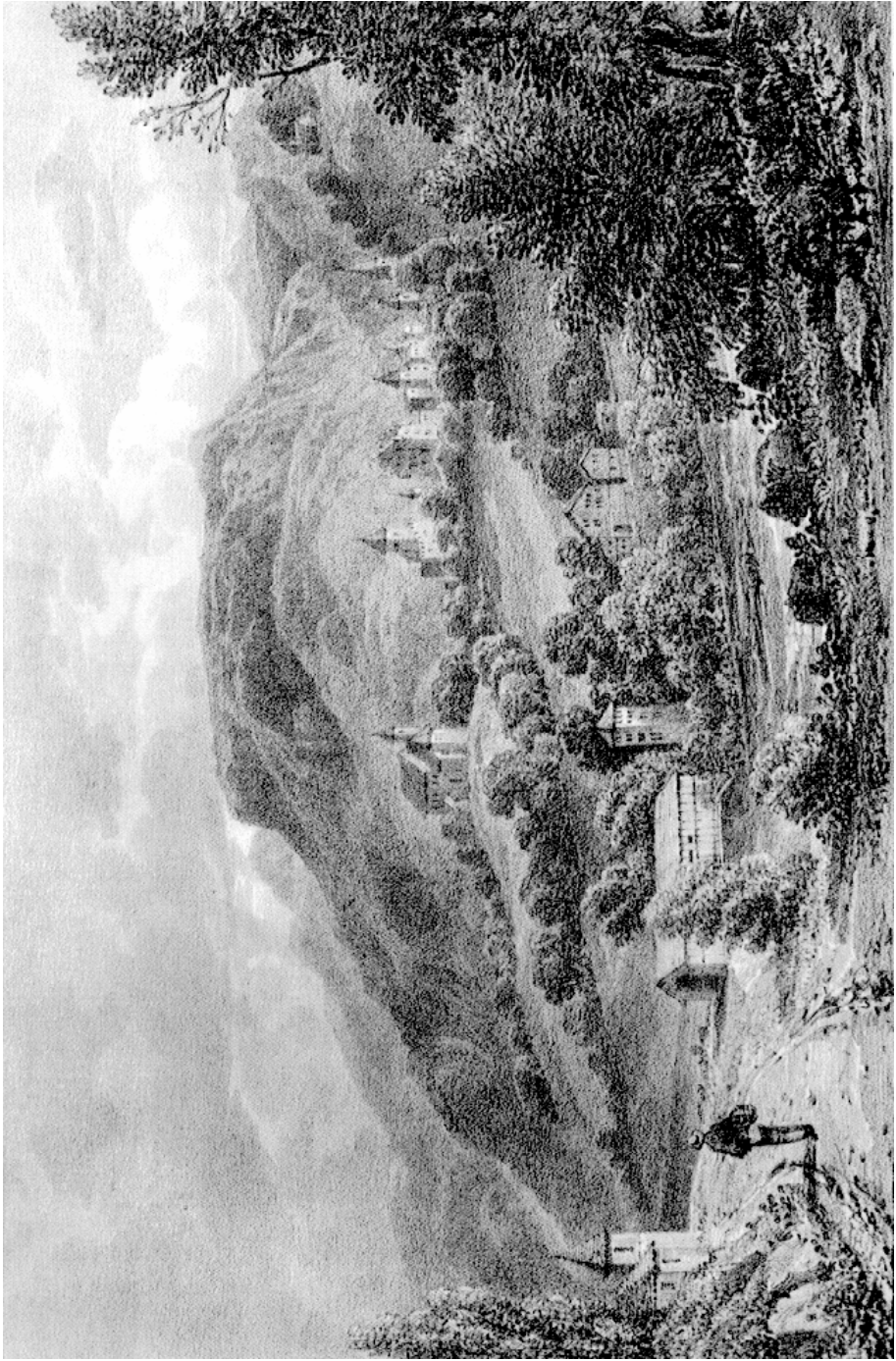
L' O U È C H E.

L'Ouèche, sur la rive gauche de la vallée, succède à Sierres dans l'ordre des situations qui

méritent l'attention du voyageur. Cette petite ville , élevée sur un revers très-escarpé , est remarquable par l'ancienneté de quelques monumens , et par un des plus vastes points de vue du Valais. Au pied de la montagne de l'Ouèche , coule le Rhône qu'un lit très-resserré rend tout à la fois impétueux et bruyant : ce fleuve qui se répand aux Plâtreries , en tant de courans et de branches diverses , qui inonde dans ses débordemens une partie de la vallée , passe devant l'Ouèche sous une seule arche de pont.

EFFET EXTRAORDINAIRE DE LA MONTAGNE
OPPOSÉE.

En face de cette petite ville , une montagne sur l'autre rive présente un phénomène assez singulier. A la suite de quelques jours de pluies continuelles , on voit cette montagne vomir tout à coup dans le lit profond qu'elle a creusé , un torrent d'une eau sablonneuse et jaunâtre , qui va teindre au loin les eaux du Rhône dans lequel le torrent se précipite. Le vaste promontoir qui s'élève autour d'elle dans la vallée , et qui porte aujourd'hui une belle forêt de pins et des cultures , a été successivement formé par les débris et les espèces de laves de



Village de Loèche

Dessin Major Cockburn, décembre 1820

cette montagne qui , minée et creusée périodiquement par les eaux, finira avec le temps par s'écrouler dans la vallée.

LA GEMMI, OU LA VALLÉE DES BAINS.

Au seul nom de ce site des Alpes, les teintes des tableaux que je viens de tracer pâlissent ; je sens le besoin de retremper mes pinceaux. Par une suite d'escarpemens, de Varonne on arrive aux galeries : quel tableau, quel dessin, l'œil embrasse dans un instant et vient frapper les regards ! au-dessous un précipice, dont on ne peut, sans effroi, mesurer la profondeur, et dont les noirs sapins qui le remplissent et le bruit du torrent de la Dala qui roule en mugissant, semblent redoubler l'horreur. Un sentier étroit taillé dans le roc et suspendu sur cet abîme, d'immenses rochers nus et surplombans s'élevant au-dessus de la tête du voyageur avec plus de hauteur, que l'abîme qu'il a sous ses pieds n'a de profondeur ; des ruines partout détachées du sommet des monts, d'autres suspendues, des torrens et des cascades qui retentissent de toutes parts, et qui tombent dans des précipices ; au fond du tableau, le cirque gigantesque de la Gemmi, qui termine au nord

cette sombre vallée et s'empare de tout l'horizon : tel est l'aspect et le développement de ce site dans l'étendue de trois lieues. Nulle part la nature ne creusa sous les pas de l'homme autant d'escarpemens et de dangers, et n'offrit à ses regards une plus sublime horreur.

Ce lieu fut inconnu à ces conquérans du Midi qui forcèrent les barrières des Alpes, et fut un des derniers que l'habitant des vallées soumit à quelque culture ; là tout étoit sauvage dans ce désert ; rien ne portoit l'empreinte d'une trace humaine, et la nature sembloit en avoir fait un de ses plus redoutables sanctuaires. Des chasseurs, avides de saisir leur proie, découvrirent les premiers ce site et ces rochers, jusqu'alors accessibles aux seules bêtes féroces ; des bergers suivirent les traces des chasseurs, et y placèrent quelques cabanes ; la découverte des eaux thermales que recéloit cette enceinte, y fixa des habitations, et y attira ensuite cette foule d'étrangers qui viennent y chercher périodiquement le soulagement à leurs maux, et y apportent quelquefois les plaisirs des villes qu'ils ont un instant quittées.

Inépuisable et sublime dans la variation de ses formes, la nature a marqué la Gemmi d'un caractère particulier ; ce n'est point l'aspect

d'un de ces monts dont le dôme pompeux s'élève couronné de la verdure des forêts, ou dont les cimes décharnées s'élancent dans les airs; ce ne sont point les effets d'un beau glacier, c'est une des plus hardies structures que la main créatrice ait placées au milieu du site le plus sauvage; quelques perspectives assez riantes, quelques habitations et quelques pâturages sur le revers de la chaîne opposée, de petites prairies dans la plaine, contrastent faiblement avec ces grandes masses, dont le ton tranche et domine sur tous les objets qui les environnent.

Quelques naturalistes ont cru découvrir, dans les vieux ossemens de ces monts, des couches de ces roches primitives contemporaines du monde; d'autres monts entassés sur la Gemmi, ces rochers bouleversés et partout épars, ce lac formé au milieu de ces monstrueux débris, la Gemmi elle-même, dont la hauteur est de seize cents toises au-dessus de la Méditerranée, et qui s'élève comme une vaste ruine ou comme un groupe de tours, que le temps ou la destruction auroit à demi renversé, tout ce désordre de la nature atteste les révolutions dont ces lieux des Alpes ont été le théâtre.

Cet imposant tableau de la vallée des Bains, s'agrandit encore par la vue d'un glacier situé

à deux lieues à l'est de la Gemmi; un sentier très-pittoresque et très-escarpé, à travers une belle forêt de pins et de mélèses, conduit à ce glacier, dans lequel on admire un de ces ateliers où la nature prépare les premiers élémens des torrens, des fleuves et des rivières qui vont au loin féconder la terre. Une multitude de cascades qui sortent de dessous les glaces et les neiges, et se précipitent du haut des rochers, viennent donner naissance à la Dala, torrent impétueux qui, à deux lieues de sa source, va s'emparer d'un rocher, le creuse, le contourne, et tombe comme par étage avec un bruit effrayant dans un précipice, d'où il poursuit son cours dans la vallée. Le jeu et le mécanisme de ce torrent, que l'on aperçoit dans le rocher entr'ouvert, le site sauvage de cet endroit, ses aspects variés produisent un des plus beaux effets de cette vallée, et montrent dans ce roc percé, tourmenté et dominé en tous sens, la puissance des eaux qui cherchent à se frayer un passage.

Quel pinceau peut rendre tous les effets du site extraordinaire de la Gemmi! Voyez ces immenses rochers perpendiculaires éclairés par les astres de la nuit! avec quelle majesté et quelle grandeur nouvelles ils s'élancent vers la



Tourtemagne
Dessin Major Cockburn, 1820

voûte céleste, vers ces astres avec lesquels ils semblent se confondre ! Non, l'imagination ne peut concevoir rien de plus admirable, de plus inspirant que ce beau spectacle nocturne, qui reçoit un nouvel éclat de l'opposition des ombres qui enveloppent une partie de la vallée et la chaîne opposée des montagnes ; et comme si la nature voulût offrir dans ces lieux le contraste de ses accidens divers, au plus beau jour d'été succède quelquefois le jour le plus triste des hivers. J'ai vu au milieu du mois le plus brûlant (le mois d'août), les nuages, pressés par les courans d'air, s'amonceler, s'engouffrer tout à coup dans la froide enceinte des monts de la Gemmi, la neige tomber en abondance sur ses sommets, et ses vallons fleuris se changer dans un instant en un temple des frimats.

GROTTES DE NEIGE.

Si j'osois placer dans ce grand cadre des accidens d'un ordre inférieur que présente souvent la Gemmi, je décrirois quelques-unes de ces grottes, effet primitif d'une avalange ou d'une masse de neige tombée dans l'anfractuosité d'un rocher, que le cours d'une cascade ou d'un torrent auroit façonnées par un travail

lent et uniforme, et que le temps et l'action de l'air auroit consolidées; leurs voûtes arrondies, leurs bases posées sur l'un et l'autre côté du rocher, représentent assez ordinairement une belle galerie, ou une longue arche de pont que l'art se seroit plu à élever; la main de l'architecture ne sauroit atteindre à plus de grâce et de régularité que celles qui régissent dans les formes de ces grottes; quelques-unes se distinguent par la grandeur de leurs dimensions, la hardiesse de leurs voûtes; les eaux qui tombent en cascades et qui traversent leurs enceintes, le demi-jour qui les éclaire, donnent à ces ouvrages de la nature une beauté assez originale.

La vallée des Bains, que je viens de décrire, est aujourd'hui aussi fréquentée, qu'elle étoit autrefois ignorée; la curiosité, ce besoin des sensations qu'inspirent toutes les choses extraordinaires, la vertu de ses eaux, le commerce même qui cherche les passages qui abrègent, sans en calculer les dangers, ont rendu le site de la Gemmi un des plus célèbres des Alpes.

Par les escarpemens et les précipices dont elle en avoit défendu l'entrée, la nature sembloit avoir bravé les efforts de l'homme et lui avoir dit : « Tu ne franchiras jamais ces monts ».

Ces monts sont aujourd'hui asservis par trois passages, les plus hardis que l'audace humaine ait jamais tentés sur les hautes montagnes; deux sont creusés en lignes spirales dans ces rochers perpendiculaires, et laissent à chaque pas entrevoir au voyageur un nouvel abîme; l'autre est formé par sept échelles appliquées à une montagne également verticale, et la position de ces échelles, suspendues sur des précipices, vient accroître encore la frayeur et le danger de celui qui les gravit; ces passages, devenus la communication habituelle des habitans des Alpes, attestent leur courage et leur industrie; enfin, pour terminer par un trait la description de ce site remarquable, c'est au milieu de la sombre vallée des Bains, où tout ce qui l'environne présente l'image de la destruction, que la Providence a placé, pour l'homme, dans des eaux thermales, un élément de régénération.

TRAITS PARTICULIERS DU VALAIS.

La position du Valais, entouré d'une chaîne de glaciers, lui donne un caractère distinct parmi les autres grandes vallées et les autres pays de montagnes : pendant l'été, lorsqu'un air brûlant dessèche ailleurs les campagnes,

et tarit la source des rivières et des fontaines, le Valais devient le séjour des eaux, et c'est dans la belle saison surtout qu'il faut admirer le jeu de ces eaux. A l'époque de la fonte des neiges, tout se meut, et tout s'anime; le Rhône s'enfle, et devient plus impétueux; les torrens, les ruisseaux roulent avec une rapidité nouvelle, les cascades abondent; partout on ne voit, on n'entend que le bruit des eaux qui rejaillissent, qui circulent, qui tombent; et pour l'imagination qui se plaît à saisir cet ensemble et à contempler en grand, ce pays ressemble à une vaste cascade, ou à une mécanique dont toutes les parties sont mises en mouvement. L'industrie, ou plutôt le besoin des hommes, a profité de cet état de la nature : ici, tourne un moulin à eau; là, un courant rapide fait mouvoir une autre usine; là, le filet d'eau, surpris ou dérobé dans sa chute, va tomber sur la roue qui meut la scie qui fend le sapin, la meule qui moud l'écorce du tan, fait ruisseler l'huile; ici, un torrent détourné dans son cours, va arroser vingt prairies, abreuver plusieurs villages; chaque village, chaque maison a sa source, sa fontaine, sa machine hydraulique. Sans doute, on peut admirer ces effets dans beaucoup de

pays de montagnes , mais je doute qu'ils soient plus frappans que dans le Valais.

P H É N O M È N E S .

Tout est phénomène , tout a un cours extraordinaire dans ces montagnes : voyez ce torrent rouler aujourd'hui quelques sables et quelques légers gravières entre ses rives tranquilles ; un jour , rompant son lit , et précipitant tout à coup ses eaux impétueuses , il couvrit de ses débris des espaces immenses , les maisons des villages en sont rebâties , les champs en sont enclos , les champs comblés , et ses bords hérissés de rocs énormes qu'il entraîna , attestent ses subites fureurs.

Voyez ce mont qui semble braver les orages , sa cime est couverte de la neige des hivers , sur ses flancs sont d'immenses pâturages ; pendant des siècles , ses antiques forêts ont vu s'asseoir les familles du pays sous leur ombrage : hameaux , cabanes , bergers , troupeaux , tout semble respirer la sécurité dans ces heureux asyles ; dans un instant , cabanes , bergers , troupeaux , tout dispaçoit. Miné sourdement par les eaux , par les feux souterrains , ébranlé jusques dans ses

fondemens , le mont s'entr'ouvre , se brise , et n'offre plus qu'une vaste ruine , qu'un entassement affreux de rochers et de plaines ravagées , et le théâtre de ce terrible événement , lors même que des siècles se sont écoulés sur lui , inspire encore de l'épouvante aux voyageurs. Le Valais , comme tout le reste des Alpes , offre vingt exemples de ces bouleversemens.

Quels effets étonnans ne produisent pas ces avalanches , ces tourmentes , ces débordemens furieux , dont tant de naturalistes ont fait d'effrayantes peintures ! tous ces phénomènes , produits par les mêmes causes , prouvent bien que si les eaux ont puissamment concouru à la formation des montagnes , elles sont l'agent le plus actif de leur destruction , soit qu'elles minent sourdement , ou ébranlent ces grandes masses , soit qu'elles les creusent ou les sillonnent , ou qu'après les avoir dépouillées par les éboulemens de leurs couches végétales , elles livrent leurs rocs nus et décharnés à l'action des pluies , et à la rigueur des gelées des hivers ; elles prouvent bien que les eaux ont présidé à toutes les révolutions physiques qui ont agité la terre , et que si cette planète doit en éprouver encore , elles seront l'ouvrage de cet élément ,

aussitôt qu'il aura outre-passé ses lois, perdu son équilibre, rompu ses obstacles (*).

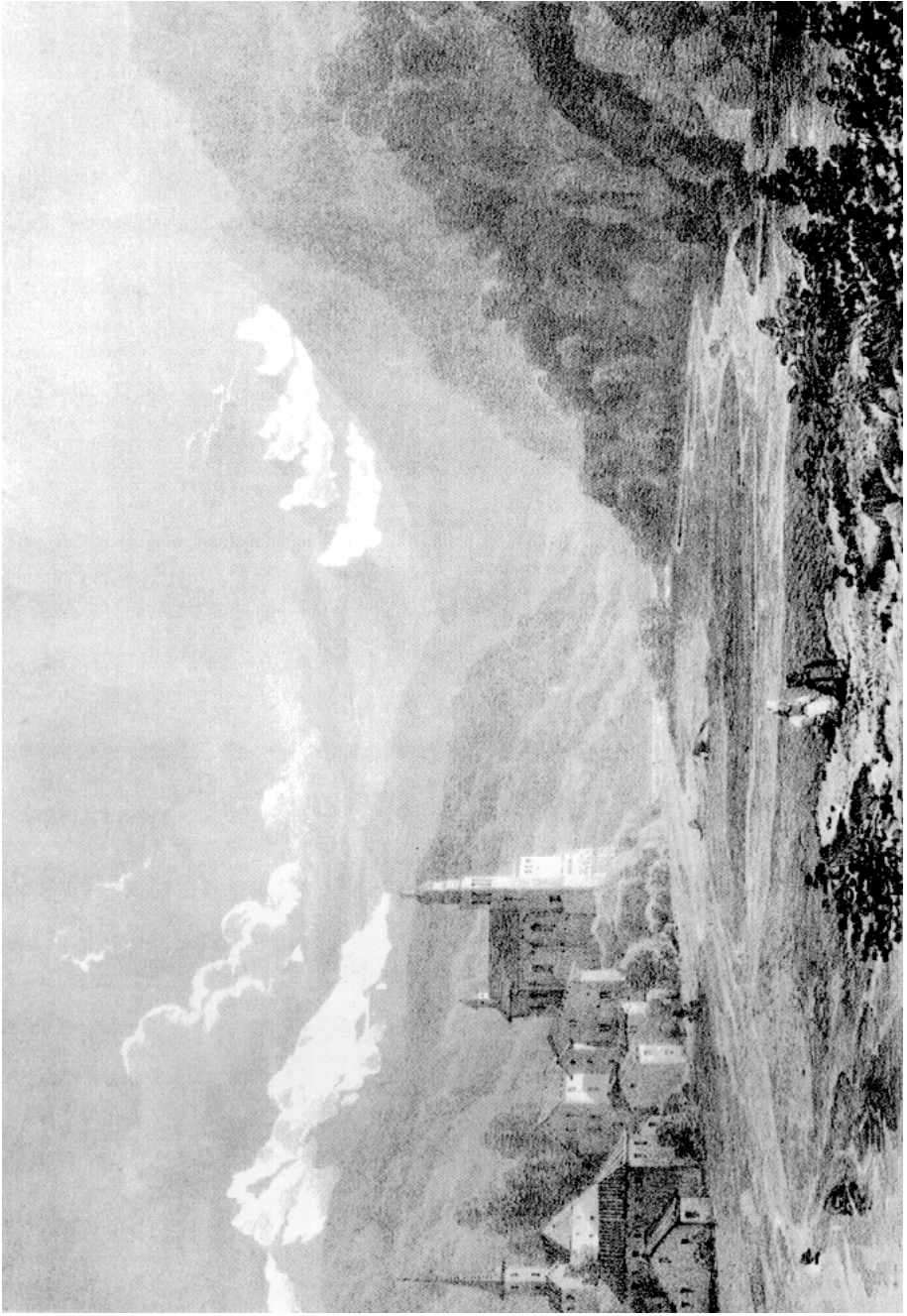
Les grands accidens de la nature que je viens de décrire, sont variés par des phénomènes

(*) Il n'est pas douteux que les montagnes n'aient perdu de leurs dimensions et de leur grandeur primitive, et qu'elles en perdront encore davantage. Les Alpes ne sont plus ce qu'elles étoient aux époques de leur formation. C'est une vieille architecture usée, démembrée; la plupart des vallées, les anfractuosités, les fractures, les chutes ou les bouleversemens des monts, sont de nouvelles créations qui ont défiguré, ou modifié la face primitive des Alpes; chaque jour est une transformation, un changement insensible.

Par tous les graviers, les rocs, les décombres, les débris que les torrens, les fleuves et les rivières entraînent, par toutes les décompositions et les dégradations que les neiges, les glaces, les eaux qui les pénètrent, opèrent sur ces grandes masses, par l'aspect de tant de vallons déjà comblés, de tant de ruines, ou éparses, ou amoncelées, ou entraînées au fond des mers, ou dans les plaines, on pourroit calculer dans un temps donné, l'époque où, par l'abaissement, le nivellement, ou la destruction successive des monts, la nature aura perdu ou changé ses lois, et appellera une autre révolution physique, pour replacer le globe dans son système primitif, ou dans un nouvel ordre de choses.

sublimes , et j'en veux peindre ici un de ce genre , dont j'ai été témoin le 24 juillet , l'an XIII , dans le Valais.

Une pluie continuelle étoit tombée toute la journée ; le soleil près de son couchant , entr'ouvrant derrière les monts l'épaisseur des nuages , et resplendissant de tout son éclat , remplit tout à coup l'horizon de larges bandes de feu , dont le faisceau étoit dans une harmonie parfaite ; quelques rayons séparés alloient reproduire le même éclat dans le lointain de cette sombre atmosphère ; tout s'animoit du contraste des ombres et des flots de lumière ; au sud brilloient deux arc-en-ciels , peints des plus vives couleurs du soleil , relevant encore la magnificence de ce spectacle ; les vents étoient calmés , les nuages sembloient s'abaisser avec un majestueux respect devant la pompe éblouissante du roi des astres , et rentroient dans les vallées , laissant à découvert les cimes élancées des monts , comme pour ajouter encore quelque chose de sublime et un nouvel effet à cette vaste décoration ; tout se taisoit dans les vallées et dans les montagnes ; un silence imposant accompagnoit la beauté de cette grande scène entre le ciel et les Alpes , comme si la nature célébroit dans ce moment



Viège

Dessin Major Cockburn, 5 novembre 1821

un de ses plus beaux mystères; la verdure des monts, reparoissant avec une nouvelle fraîcheur, sembloit répondre à la sérénité de la fin du jour. Il sembloit que la Providence voulût donner, dans cette belle soirée, un signe de bienveillance aux habitans de ces contrées. Ainsi, selon la tradition des livres sacrés, apparut à la nature désolée l'astre radieux, après les jours du déluge qui submergea la terre.

CONTRASTES DIVERS.

La hauteur des monts du Valais, la position de leurs chaînes au nord et au midi font ressortir aussi merveilleusement les contrastes des objets dans ce pays.

En face d'une montagne ombragée d'une forêt de sapins, est sur l'autre rive une autre montagne couverte de vignobles. Ici croît l'arbre de Sibérie; là s'élève l'arbre d'Afrique ou de Judée; ici s'offre la plante des zones glaciales; là vous trouvez la plante des climats brûlans. Vous trouverez dans la même montagne plusieurs régions, plusieurs températures, plusieurs sols différens; à ses pieds, commence à mûrir le fruit du même arbre qui est à peine en fleur à une plus grande hauteur; à ses pieds, vous verrez tous les animaux qui

vivent dans les plaines ; à son sommet , tous les animaux qui ne se plaisent que dans les glaces et les neiges ; vous entendez en même temps le chant mélodieux du rossignol , et le croassement du corbeau. La printanière hirondelle rase de son vol rapide des prairies émaillées de fleurs , tandis que vous voyez l'aigle planer sur des hauteurs couvertes des glaces de l'hiver. Aujourd'hui c'est un plateau couvert de neiges , demain c'est une prairie chargée de mille fleurs.

Vous verrez le soleil naissant dorer de ses rayons les pics élevés des monts , tandis que les ombres de la nuit obscurcissent encore une partie de la plaine ; à son couchant , enflammer les cimes des montagnes , tandis qu'un foible crépuscule éclaire à peine les vallées. Les effets de la lumière , la formation et le mouvement des nuages qui s'entrelacent et se confondent avec les monts , qui tantôt les ceignent et les couvrent , qui semblent les cacher pour les découvrir avec art et pour créer sans cesse mille tableaux divers , produisent des effets que la nature ne retrace que dans le pays des hautes montagnes comme le Valais ; et comme si elle s'étoit plu à rassembler dans la même enceinte tous les genres de productions , tous les élé-

mens, la même chaîne de montagnes renferme, non loin les uns des autres, le rocher de granit, le rocher de marbre, celui de pierre calcaire, celui de schiste et celui de gypse, etc.

D'une des chaînes de montagnes découle en torrens une eau grasse, limoneuse, féconde; de l'autre, une eau dépouillée de tous les éléments de fécondation; enfin la fontaine d'eau bouillante jaillit à côté de la source d'eau glacée.

DERNIÈRES CONSIDÉRATIONS SUR LE VALAIS.

Le climat du Valais a soumis à son influence, a frappé de son caractère et les animaux qui y vivent et l'homme qui l'habite; l'homme y apporte en naissant, ou y acquiert cette maladie, dont j'ai fait dans cet ouvrage une affligeante peinture. Plusieurs animaux y perdent leur couleur naturelle pour y revêtir une couleur différente, et y recevoir des modifications que les mêmes espèces n'ont pas sur un autre sol, sous un autre ciel. Forcé de franchir dans ses courses de périlleux passages, de lutter dans ses travaux contre les torrens et les glaces, de subir dans un seul jour plusieurs températures, l'homme voit son exis-

tence environnée de plus d'accidens et de peines que son semblable n'en rencontre dans d'autres contrées de la terre.

Il faut tout dire sur cette partie des Alpes ; il est des pays favorisés où les étrangers , attirés par la beauté du climat , par la fertilité du sol , viennent fixer leur séjour ; l'étranger se hâte de franchir le Valais ; il faut être né dans ce pays , et y voir sans cesse sa patrie , pour s'y accoutumer et s'y plaire. Je ne fais qu'exprimer ici une observation de l'expérience , un sentiment général plutôt que le mien ; il n'y a qu'une bonne administration et le travail de l'homme qui puissent rendre à l'avenir le séjour de cette contrée plus agréable , améliorer les destinées des indigènes , et appeler de nouveaux habitans.

Je vous ai peint le Valais sous ses différentes formes ; parcourez ce pays dans les beaux jours , fuyez ce pays l'hiver , le tableau magique a disparu , c'est le temple du dieu des frimats : *Informem terris , asperum cælo , tristem aspectu..... nisi sit patria.* Tacit. *de morib. Germ.*

Je veux faire ici une observation qui frappera toujours ceux dont le cœur sait sentir , dont l'esprit sait saisir un ensemble de choses.

La même nature qui se plaît à réunir quel-

quefois dans un siècle, dans une époque, chez une seule nation, tous les grands événements, tous les arts du génie, toutes les gloires et tous les hommes célèbres qui les ont obtenues; qui se plaît à réunir souvent dans la même contrée ses plus riches productions, s'est plu à rassembler aussi dans l'espace de cinquante lieues, et à étaler aux yeux de l'homme tout ce qu'elle peut avoir de beau, d'imposant et de pittoresque.

Un lac, de belles campagnes sont des accidens ordinaires de la nature, et n'ont rien d'étonnant quand ils sont isolés et détachés les uns des autres; mais quand ils sont en harmonie entr'eux, qu'ils forment l'ensemble d'un grand tableau, que chaque partie y est placée pour marquer un contraste, faire ressortir une beauté, produire un grand effet, frapper vivement l'imagination, c'est alors le chef-d'œuvre de la création; c'est le vaste spectacle que présente la nature depuis l'endroit où finit le lac à Genève, jusqu'à celui où finit le Valais du côté de l'orient.

Quel tableau plus vivant et plus varié que celui du bassin et des campagnes de cette ville sur les deux rives du lac, entre le Jura et les Alpes! la peinture ne peut inventer un ensemble

d'objets plus gracieux, et l'œil charmé ne peut se rassasier de contempler ce site, que l'art et la nature se sont plu à embellir. Comme on jouit en parcourant ce beau site, orné de maisons de plaisance, de bocages, de vignes, de prairies, de pâturages et de moissons; ce site, qui semble se prolonger, se répéter à chaque pas, à chaque point de vue le long du lac, et dans chaque ville charmante du pays de Vaud!

Contemplez de Lausanne le spectacle qui vous environne; rapprochez-vous de Vevay; c'est là que la nature se gradue dans son sublime ouvrage, se prononce par des traits et plus mâles et plus hardis; c'est là que tout s'agrandit; les monts agrestes de la Savoie, ces autres monts qui s'élèvent en face, tapissés et couronnés de la plus pompeuse verdure; ces coteaux immenses de vignobles de Clarens, que viennent embellir encore tant de souvenirs; les contours de ce lac, plus beau dans cette enceinte que dans aucun autre endroit, qui réfléchit et qui baigne ces monts et ces coteaux de ses eaux limpides; la jolie ville de Vevay au milieu de ce tableau: non, il n'appartient point à la poésie de rendre tant de beautés, de richesses et de magnificence.

Entrez dans le Valais, la toile se lève, c'est

une autre décoration, les formes changent, se rembrunissent et s'agrandissent encore; il n'est point de contrées sur le globe sur lesquelles la nature ait empreint un caractère plus imposant, ait placé des sites plus sauvages; c'est là qu'elle semble finir son ouvrage, après avoir parcouru toutes les gradations, tous les genres.

Nota. La description des montagnes du Saint-Bernard et du Simplon, ne pouvant par sa nature être renfermée dans un seul cadre, et dans l'ordre des autres sites, le récit des voyages que j'ai faits à ces deux montagnes, et que je vais placer ici, achèvera de compléter les tableaux du Valais.

VOYAGE DE SION AU SAINT-BERNARD.

Juvat meminisse. VIRG.

Je partis de Sion, le 28 août, avec mon épouse et deux enfans, accompagné d'un officier valaisan. L'état du ciel annonçoit une belle journée, le soleil levant couronnoit déjà les cimes des monts, et commençoit à répandre ses rayons sur ces coteaux de vignes qui embellissent les environs de Sion. C'est un

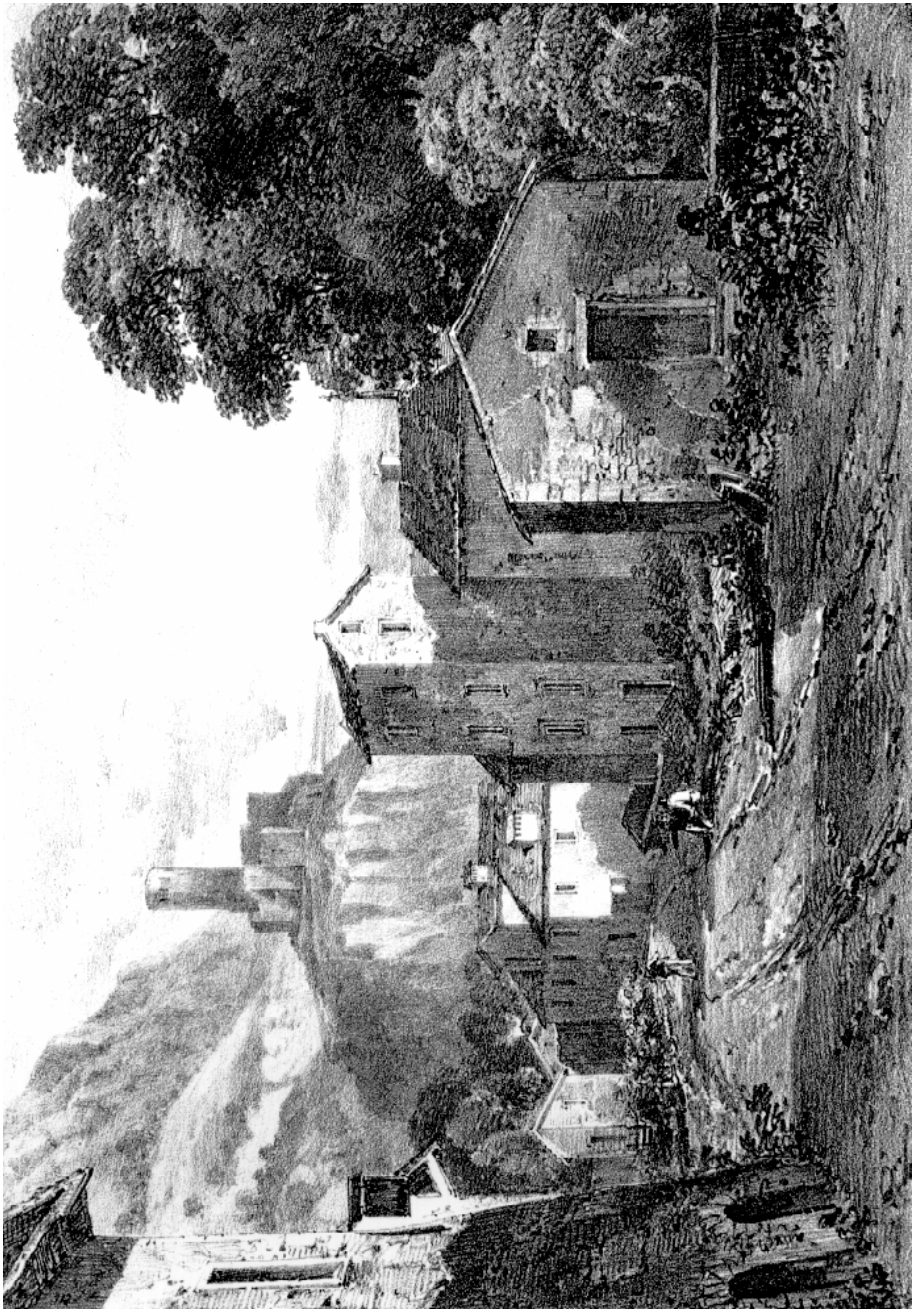
des beaux spectacles des pays de montagnes, que les gradations de la lumière qui descend des monts pour éclairer, vivifier, colorer successivement tous les objets de l'horizon, et je n'ai jamais vu l'astre du jour s'annonçant avec cette pompe sur les sommets de la terre, et dispensant ainsi sa lumière, sans une vive émotion. Quel plaisir on goûte dans un beau jour, de livrer son cœur aux douces inspirations de la nature, et surtout quand on partage ce sentiment, cette situation de l'âme avec des objets qui vous sont chers !

Nous traversions dans notre route ces petits villages formés de maisons de bois, où reposent au pied de leurs montagnes, et non loin de leurs animaux domestiques, les paisibles habitants du Valais : la matinée étoit belle, la chaleur commençoit, et nous faisoit sentir l'avantage de parcourir ces petits chemins dont l'épaisseur de l'ombrage défend le voyageur des ardeurs du soleil. La verdure qui, partout ailleurs que dans le Valais, est, à l'époque de septembre, flétrie ou détruite par les chaleurs de l'été, est alors en ce pays dans toute sa force et dans toute sa fraîcheur ; les montagnes et les vallées sont dans toute leur parure. Nous voyions se développer tour à tour devant nous,

dans notre route, tous ces sites et ces tableaux divers dont se compose la vallée, depuis Sion jusqu'à Martigni, et toutes les formes extraordinaires des monts dont la nature a varié cette singulière contrée; vers le milieu de la route qui conduit à cette petite ville, à Ridde, et à l'issue de la plaine de Saint-Pierre, on traverse un pont de bois jeté sur le Rhône. C'est une chose assez étrange dans le Valais, que le contraste de la fragilité de ces ponts avec la force et la rapidité des eaux du fleuve; quelques poutres, quelques légers liens de fer, et quelques planches sans liaison en forment toute l'architecture; la plus petite voiture fait ordinairement trembler tout le pont, dont chaque planche fait, sous le mouvement de la roue, le même effet que les touches d'un piano font sous les doigts de celui qui les agite. L'insouciance, ou plutôt le courage des habitants du pays, est accoutumée à ces ponts, qu'entraîne quelquefois l'impétuosité des eaux. En arrivant à Martigni, commence à gauche une chaîne de montagnes, tapissée de la plus belle verdure des mélèses, et c'est une chose pénible pour le voyageur de reporter sa vue sur l'immense et putride marais qui précède l'avenue de cette petite ville : combien le gouvernement

et les propriétaires tireroient d'avantages du dessèchement de ce marais, dont l'opération seroit si facile ! Un des plus beaux aspects que présentent les environs de Martigni, est une forêt de châtaigniers qui paroît pendre sur cette ville : elle forme un coup d'œil très-piquant, tant elle est épaisse, verdoyante et perpendiculaire. On sait que les habitans conservent ces forêts intactes pour les mettre à l'abri des désastres des avalanches qui fondent des hautes montagnes.

Nous ne nous arrêtâmes à Martigni que pour prendre un peu de nourriture, et nous préparer à entrer dans la vallée d'Entremont ; lorsque du bourg de Martigni, l'œil parcourt ce ceintre de monts où s'ouvre cette vallée, l'imagination ne peut concevoir où le voyageur peut se frayer une route à travers ces grandes masses qui semblent se serrer, se presser pour fermer tout passage. L'art qui voudroit masquer un grand effet, qui voudroit créer une illusion, ne pourroit produire quelque chose de plus frappant : le voyageur marche donc incertain, jusqu'à ce que le bruit de la Drance lui annonce et lui indique la vallée. Les hautes montagnes qui la ferment s'ouvrent, mais semblent s'ouvrir avec peine : tout prend alors des formes gigan-



Martigny et la Bâtiaz
Dessin Major Cockburn, juillet 1821

tesques à l'aspect du voyageur. Lorsque l'on parcourt les Alpes, il y a une chose à observer; il semble que la nature mystérieuse ait voulu cacher, comme dans des espèces de sanctuaires, ses grandes horreurs, comme ses grandes beautés; soit qu'elle ait voulu marquer soudainement aux yeux de l'homme sa puissance, ou ménager à sa surprise un grand spectacle, c'est toujours par des accès difficiles, des escarpemens, ou d'affreux contours, qu'on pénètre dans des vallées délicieuses, qu'on arrive aux plus hautes montagnes, ou qu'on aborde les lieux remarquables par les bouleversemens et les précipices qu'ils recèlent; c'est ainsi qu'on arrive à la Gemmi, et dans la vallée d'Entremont, etc.

Tout ce qui peut agir sur les sens de l'homme par la terreur, se trouve rassemblé dans cette vallée, depuis Martigni jusqu'à Saint-Brancher. Un torrent en furie qui, dans tout son cours, se précipite de cascades en cascades, se brise d'angles en angles, de rochers en rochers, et ébranle de son bruit de tonnerre toute la vallée; le sommet des hautes montagnes qui la dominant, renversé partout sur les bords du torrent, ou roulé dans son lit; une forêt continue de noirs sapins, s'élevant des

bords de la Drance jusqu'aux cimes des monts, et jonchée partout d'immenses décombres ; des arbres, des rochers, partout brisés et roulés par des avalanches, dont on voit à côté de soi le théâtre et les ravages : voilà, et en peu de traits, cette partie de la vallée d'Entremont, qui n'est qu'un bouleversement, et offriroit peut-être le plus étonnant abîme des Alpes, aux yeux de celui qui pourroit la contempler du haut des montagnes qui la dominent.

C'est à travers ces ruines, et sur les bords escarpés du torrent, qu'est frayée la route qui conduit à Saint-Brancher, route qui tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, tantôt contourne à côté du torrent ; elle est assez large pour une petite voiture, mais elle a des hauteurs et des aspects effrayans, parce qu'elle manque de parapets qui rassurent le voyageur dans les endroits où elle présente le plus de dangers ; il faut absolument se confier aux conducteurs et à l'adresse des mulets et des chevaux du pays. Nous suivions cette route sur notre petit char à banc, livrés aux diverses impressions que nous inspiroit ce pittoresque ensemble, lorsque notre conducteur nous montra l'endroit de la route et du torrent où, cinq ans auparavant, l'abbé de Saint-Maurice avoit été

précipité avec sa voiture, les chevaux et les gens qui le conduisoient, sans que jamais on ait vu aucun vestige, aucun débris de cette chute. Cette idée se reproduisant à moi, lorsque j'étois sur le même lieu, avec ce que j'avois de plus cher, sans m'inspirer aucun effroi, me faisoit donner plus d'attention au mouvement et à la direction de notre petite voiture, dont les roues sembloient presque suspendues sur le torrent. Je pensois que nos braves guerriers avoient aussi passé sur ces bords, aux pieds de ces monts, pour aller défendre à Marengo l'indépendance de leur pays, et conquérir la paix de l'Europe. Non loin de là, et de l'autre côté du torrent sous un rocher presque éboulé, et menaçant encore, on aperçoit une maison, où des chartreux semblent avoir été chercher le terme d'une vie pleine d'austérités.

Une des choses qui frappe le plus depuis l'entrée de la vallée, est de voir au milieu du lit du torrent d'immenses blocs de granit, aux pieds des montagnes de roche schisteuse et calcaire qui forment seules tout l'Entremont jusqu'au Saint-Bernard. Je cherchois à savoir quel effort, quel volume d'eau avoit pu rouler ces énormes blocs, d'où ils pouvoient venir. Pour arriver là, ils avoient franchi des sommets

de montagnes et des vallées. Avoient-ils été jetés par la violence d'anciens courans, dont la direction avoit été changée par quelque révolution du globe ? avoient-ils été lancés par quelqu'explosion produite par la même cause ? Voilà une de ces questions livrée à toutes les conjectures. M. le prieur Murilt, un des hommes du pays qui connoît le mieux cette partie des Alpes qu'il a parcourue, que j'ai interrogé sur ce phénomène, m'a dit que toutes les probabilités faisoient partir ces énormes masses de granit d'une des chaînes du Mont-Blanc ; qu'il avoit lui-même remonté jusqu'à leur source, avoit comparé leurs fragmens avec leur roche primitive ; et les avoit trouvés parfaitement analogues. Voilà en effet une grande probabilité ; mais est-ce bien la vérité même ? Ces blocs, qui se trouvent dans le lit des torrens à des distances immenses de leur origine, que l'on trouve au Simplon, à la Valdilliers comme dans la vallée d'Entremont, qui ne trouvent point d'analogue dans les montagnes environnantes, seront toujours l'écueil des systèmes des naturalistes. Dans sa marche audacieuse et inégale, dans ses créations, dans ses changemens, dans ses destructions, il semble que la nature se plaise à étonner, et à égarer le génie

de l'homme. Ces monumens épars, ces débris des montagnes, jetés loin des lieux de leur formation primitive, attestent mieux les révolutions physiques qui ont agité la terre, que la chute, les bouleversemens, les transformations diverses qu'ont subis les grandes masses qui la couvrent.

Plus nous avançons vers le bourg de Saint-Brancher, plus la vallée nous paroissoit devenir moins sauvage, et prendre un aspect plus riant. Le chemin remonte et s'éloigne de la Drance, le bruit effrayant de ses eaux s'affoiblit, l'escarpement de ses bords n'intimide plus le voyageur; on respire au sortir de la forêt de sapins et des ruines qui bordent la Drance, en voyant dans le lointain les frais paysages de la vallée de Bagnes. A un quart de lieue du bourg, le site est frappant pour l'observateur. La correspondance et l'homogénéité de la chaîne des monts qui ouvrent la vallée dans cet endroit, la nature de leurs fractures, de leurs déchiremens, leur projection, leurs ruines, l'inclinaison et la direction des couches de schiste et calcaires, leur couleur, annoncent assez manifestement que c'est dans ce lieu que la violence des eaux des torrens réunis, pressés dans les parties supérieures, a fait une irruption ter-

rible , a commencé la séparation des montagnes qui forment aujourd'hui la vallée, et creusé avec les siècles ce lit profond du torrent qui est resserré par les deux chaînes.

Le bourg de Saint-Brancher est dominé par de très-hautes montagnes ; il est situé dans le confluent de deux vallées, la vallée de Bagnes et celle d'Entremont. De ce bourg on découvre au loin, à l'embouchure de la première vallée, de vastes éboulemens de montagnes, que le temps, les progrès de la végétation et l'industrie des habitans du pays ont convertis en gras pâturages, en champs fertiles; de beaux villages, des sites agréables, des terres cultivées, s'élèvent sur le revers, et presque jusqu'au sommet des monts lointains. Nous passâmes la nuit à Saint-Brancher, ayant fait dans cette belle journée neuf lieues jusque dans cet endroit. Le lendemain nous quittâmes notre char à banc pour prendre des mulets, seules voitures avec lesquelles la nature des chemins permet de se rendre au Saint-Bernard.

La vallée change un peu de direction jusqu'à Orsières, situé à une lieue du bourg que nous venons de quitter, pour courir de l'est à l'ouest, et le chemin s'élève bien au-dessus de la vallée où la Drance continue de rouler ses

eaux. Il est difficile de jouir d'un plus beau spectacle, que celui que présente la chaîne des monts opposés; c'est là que l'on voit ce que peuvent le travail, l'activité et le besoin de l'homme. Des champs de moissons placés par étages, entrecoupés d'arbres de toutes espèces; tous les genres de culture et de productions florissant dans tous les endroits où l'industrie peut trouver de la terre végétale: tel est le tableau animé qu'offre au voyageur cette partie précieuse de la vallée d'Entremont. Nous traversons cette vallée au moment où l'on coupoit la moisson, où l'on ensemencoit les terres; la population de ce pays nous paroissoit nombreuse et forte, la charrue étoit conduite sur des pentes dont la rapidité nous faisoit craindre de voir sans cesse les conducteurs, la charrue et les animaux entraînés dans les précipices du torrent. Les habitans des plaines n'ont pas d'idée de la hardiesse et du courage avec lesquels les montagnards cultivent leurs montagnes; et c'est un singulier spectacle, que de voir ces travaux presque en l'air, cette culture presque verticale, ces moissons et ces forêts d'arbres divers suspendues.

Nous arrivâmes ainsi à Orsières, où la vallée prend une nouvelle direction du nord au sud

il semble que la nature ait voulu dans cette partie dédommager le voyageur des horreurs de l'Entremont, par toutes les beautés qu'elle étale devant lui, depuis Orsières jusqu'à Lidde; c'est dans cet espace qu'elle se plaît à déployer ses plus riches cultures et ses plus belles parures; trois montagnes qui se succèdent sur la route, forment le plus riche aspect; par la beauté de leurs formes, par la variété des productions, des distributions de culture et des couleurs dont elles sont revêtues. Plus on avance vers Lidde, plus le site devient pittoresque et s'agrandit; cette variété de masses et d'oppositions heureuses, de verdure, d'effets divers, de points de vue, se multiplient, changent presque à chaque pas, et composent le tableau le plus animé que j'aye vu jusqu'ici. La vue du mont Velan, le point culminant des monts du Saint-Bernard que l'on aperçoit avec ses neiges dans le fond du tableau, vient encore embellir ce grand paysage.

C'est au milieu de ce vaste site qu'est placé le bourg de Lidde, où commençoit aussi la moisson lorsque nous passions dans cet endroit. La moisson faite, la moisson à faire, celle qui germoit déjà dans le sein de la terre, sont un spectacle assez curieux dans le mois de septembre

pour celui qui compare ce climat à d'autres climats.

Cependant, dès Orsières même, les formes de la vallée s'agrandissent, et semblent préluder au grand spectacle qui va s'offrir au voyageur jusqu'au Saint-Bernard. Le lit de la Drance devient plus caverneux, le bruit de son cours augmente, d'énormes blocs de granit, produits étrangers à ces vallées, semblent, de toutes parts, sortir de terre; les éboulemens de toute la chaîne des montagnes du levant deviennent plus vastes, plus escarpés, ils ont roulé jusqu'aux pieds des monts opposés, où le torrent a creusé son cours; de grandes montagnes primitives montrent à découvert leurs bases nues et leurs couches schisteuses perpendiculaires; de la route escarpée que l'on parcourt, l'œil ne mesure plus que d'immenses profondeurs. Au sortir de Lidde, la nature sourioit encore sur quelques coteaux fertiles, quelques pentes cultivées; plus on avance vers Saint-Pierre, plus la culture dispaçoit, plus la stérilité commence, plus les ruines des monts se multiplient sous les pas du voyageur; au sortir de ce bourg tout prend un aspect sauvage, la route est suspendue, dans plusieurs endroits, sur des rochers à pic; le Vassoré, à un quart de lieue de là, se

précipite avec un horrible fracas dans une espèce d'abîme, d'où il suit son cours impétueux à travers les rocs qu'il a roulés, les rochers qu'il a creusés; la Drance ne roule plus ses eaux que dans des précipices au bas de l'autre chaîne des monts; des parties de montagnes culbutées comblent presque la vallée; les sapins finissent, plus de châlets, plus de traces de culture; on ne voit plus que des montagnes désertes et nues, et dans la vallée quelques vaches, quelques chèvres qui recueillent, parmi les rocs, les derniers restes de la végétation mourante. Plus on avance, plus la solitude redouble, le froid se fait sentir; les débris des rochers opposés roulent ensemble et se confondent sur le même théâtre de destruction; partout la terreur des habitans a arboré la croix sur ces monts détruits; le voyageur ne marche plus qu'à travers des ruines; à ses côtés et au-dessus de sa tête, paroît le mont Velan, les flancs sillonnés de ses laves de glaces, et entouré de ses avalanches : vous n'êtes plus qu'à une lieue de l'hospice, que vous n'apercevez pas encore; vous arrivez à deux petits bâtimens, dont l'un est consacré à recevoir les restes des malheureux pérís dans la tempête, l'autre à servir de refuge aux voyageurs surpris par les tourmentes des neiges; c'est là que le

Maronier du couvent vient tous les jours d'hiver apporter quelques subsistances et quelques secours aux hommes qui auroient eu le bonheur d'échapper aux dangers de ces montagnes, et les recueillir dans l'hospice.

Nous avançons dans notre route, attentifs à la grande scène que nous avons sous les yeux. A l'aspect de ces grands bouleversemens, on sent en soi le même recueillement que l'on éprouve lorsque l'on parcourt des lieux sacrés; on se tait, on admire; il sembloit que nous marchions à travers les siècles, dont tout ce qui nous environnoit étoit l'ouvrage. Ce spectacle de la nature inanimée, ces ruines, ne produisoient pas les mêmes impressions sur nos enfans; le défaut de développement de leurs facultés empêche les enfans de sentir les choses qui occupent tout entières l'âme et l'imagination des personnes plus avancées dans la vie; ils regardent, ils ne s'étonnent jamais; l'admiration est dans leurs yeux, elle n'est pas encore dans leurs cœurs; ils chantent suspendus sur des précipices: j'avois déjà fait cette observation lorsque je conduisois les miens au mont Gemmi. En voyant les deux plus gais enfans du monde, ces créatures d'un jour, au milieu de ces monts éternels, folâtrer et rire dans leurs paniers, sur

le même mulet, lorsque nous parcourions cette effrayante solitude, je me disois : *Puissent-ils franchir ainsi les passages les plus difficiles de la vie!*

Nous marchions, cherchant des yeux, parmi les sommets des monts amoncelés, l'hospice du Saint-Bernard; nous n'entendions plus que le bruit des vents qui parcourent des anfractuosités, et se brisent contre les angles des rochers ; un affreux repos nous environne ; nous sommes dans des lieux où toutes les formes se confondent ; vous ne pouvez plus rendre, dans aucune langue, par aucune description, tout ce qui est autour de vous, c'est le chaos du monde. Une antique opinion, la frayeur et les dangers de ces lieux, ont consacré, par des noms sinistres, cette dernière vallée, dominée partout par des avalanches, qui conduit à l'hospice ; on l'appelle *la vallée des Morts* ; le mont qui s'élève au-dessus de l'hospice, *le mont Mort* ; le petit bâtiment que l'on aperçoit le premier près du couvent, *la chapelle des Morts*. Nous aperçûmes enfin la maison du Saint-Bernard : Je te salue, m'écriai-je, hospice sacré, puisque tu sers d'asyle aux malheureux ! Il faut traverser un assez long intervalle de plusieurs toises de hauteur de neige,

et monter un grand escarpement pour arriver à ce lieu. Quel plaisir, après un pénible voyage, de trouver cette maison ! combien on est sensible à l'accueil de ces hommes respectables, qui s'empressent de vous donner l'hospitalité ! A peine fûmes-nous introduits dans l'hospice, que le feu et un rafraîchissement étoient déjà préparés dans la salle qui devoit nous recevoir ; le chapitre des chanoines réguliers étoit alors rassemblé pour les affaires de l'ordre ; nous nous vîmes à l'instant entourés de ces hommes vénérables ; qu'ils reçoivent ici toute ma reconnaissance pour tous les soins qu'ils nous prodiguèrent, et l'affabilité qu'ils nous témoignèrent. Les travaux du chapitre étoient finis ; ils nous quittèrent un moment pour aller chanter un *Te Deum* ; nous les suivîmes à l'église ; nous fûmes frappés, en y entrant, de cet édifice, dont la sculpture et les marbres font l'ornement. A voir célébrer l'office, on eût dit que nous étions dans une petite cathédrale ; on commence le *Te Deum*. La présence de ce temple sur un des points les plus élevés du globe, dans le silence du désert, l'appareil de la religion déployé dans ces lieux sauvages, la vue de ces hommes dévoués, au milieu des rigueurs de la nature, à secourir leurs semblables, le culte de

la divinité confondu , dans cet asyle , avec celui de l'humanité, le bruit des cloches retentissant dans la solitude des rochers, le son mélodieux de l'orgue qui accompagnoit la cérémonie, l'air attendrissant de l'hymne sacrée, l'impression de ces divers objets, nous fit éprouver une si douce et si vive émotion, qu'il me seroit ici difficile de la rendre. Là, il semble que l'âme s'élève et s'épure, et le sentiment devient une jouissance, que l'on chercheroit en vain ailleurs. Après que la cérémonie fut finie, nous nous retirâmes dans la salle où un modeste repas nous attendoit; c'étoit l'heure du souper. Les choses changent de nom et s'ennoblissent dans ces lieux; des novices servoient à table en habit religieux; la gaîté présidoit au repas, et y avoit de la dignité. Les religieux semblent être en famille avec les étrangers; enfin, la fatigue du jour nous fit hâter l'heure du sommeil.

Nous consacrámes le lendemain à parcourir et visiter les environs de l'hospice, qui offrent l'aspect le plus imposant : tandis que nos enfans gravissoient les rochers et s'amusoient à recueillir ces mousses et ces jolies fleurs qui sont répandues partout sur ces grands colosses, nous contemplions cette vaste circonvallation de montagnes qui environnent le couvent; celle

du couchant est remarquable par la hardiesse de sa projection, par sa belle couleur, par son élévation. On est sur un des points les plus élevés du globe, et des montagnes à perte de vue s'élèvent encore au-dessus de vous, et l'on voit le mont Velan élever, à quelque distance, sa tête couverte de glace, à plus de sept cents toises au-dessus du plateau de l'hospice. Quel tableau ! quel site ! quelles sensations diverses ils vous font éprouver à la fois ; c'est là, qu'entre le ciel et les glaciers, hors de tout séjour habitable, de toute terre de végétation, toutes les images de la nature, tous les souvenirs des siècles viennent assaillir la pensée. Nous nous représentons les neiges et les glaces de l'hiver, couvrant les sommets de ces monts, comblant ces vallées et ces abîmes, et ne faisant plus qu'un vaste écueil : la belle nature est descendue de ces lieux, disions-nous ; mais elle y a fait monter l'humanité pour secourir le voyageur égaré, l'arracher aux dangers ; elle est toujours favorable aux humains !

Près du lac qui est au bas de l'hospice, sur le chemin d'Aoste, il nous sembloit voir encore les traces de ces Gaulois, de ces Carthaginois, de ces Romains qui, les premiers, domptèrent ces monts périlleux : C'est ici, disions-nous,

c'est sur les autels d'un dieu tutélaire, que les chefs de ces peuples, si intrépides dans les combats, venoient sacrifier à la peur de ces passages; ces peuples, qui firent trembler le monde, ils ne sont plus! tout imprime dans cet endroit l'idée de la destruction; en portant la vue sur la chapelle qui renferme les restes des malheureux périssés dans les avalanches, sur le lieu où fut le temple de Jupiter, sur l'enceinte où reposent les mânes de Desaix, sur ces rochers partout culbutés, partout épars, on peut voir réunis, confondus, sur le même point, les ossements des humains, les débris du temple des dieux, la cendre des héros et les ruines du monde! O destinée des hommes et des choses!

Après avoir parcouru les environs de l'hospice, nous rentrâmes pour en examiner l'intérieur; il n'est pas très-vaste, mais sa distribution semble en doubler la capacité. Dans un lieu où le climat ne produit rien, où il faut tout transporter par des chemins affreux, il renferme tous les secours que l'on peut porter aux malheureux; tout annonce dans la maison l'harmonie dans les différens services, la régularité, l'ordre dans l'administration; les devoirs rendus à l'humanité, n'y viennent point interrompre les devoirs religieux, tout y respire.

la douceur et l'austérité des mœurs. L'homme de toutes les religions, de tous les états, l'indigent comme le riche, sont reçus dans l'hospice avec un égal empressement. Ces religieux, dans l'exercice de l'hospitalité, reconnoissent, et pratiquent déjà envers l'homme sur la terre, cette égalité qu'il doit retrouver un jour lorsqu'il a franchi le tombeau. Pendant le temps de notre séjour, nous fûmes témoins de cet égal et doux accueil exercé envers les étrangers. Le relâchement a détruit une partie des ordres religieux; il y a dix siècles que celui du Grand Saint-Bernard subsiste, il paroît être encore dans toute la ferveur de l'institution. Oh! combien elle est au-dessus des autres cette institution de bienfaisance! combien ils sont au-dessus des vulgaires mortels, ces hommes qui risquent leur vie pour sauver celle de leurs semblables, qui prodiguent aux malheureux les soins les plus tendres, et s'imposent à eux-mêmes toutes les rigueurs; ces hommes qui, loin de toutes les ambitions, de tous les orgueils, de tous les intérêts, de tous les mobiles des actions humaines, ont voué leur existence au soulagement de l'humanité, n'ont d'autre récompense que leur vertu sur la terre, et d'autres témoins de leur dévouement, que Dieu et la nature!

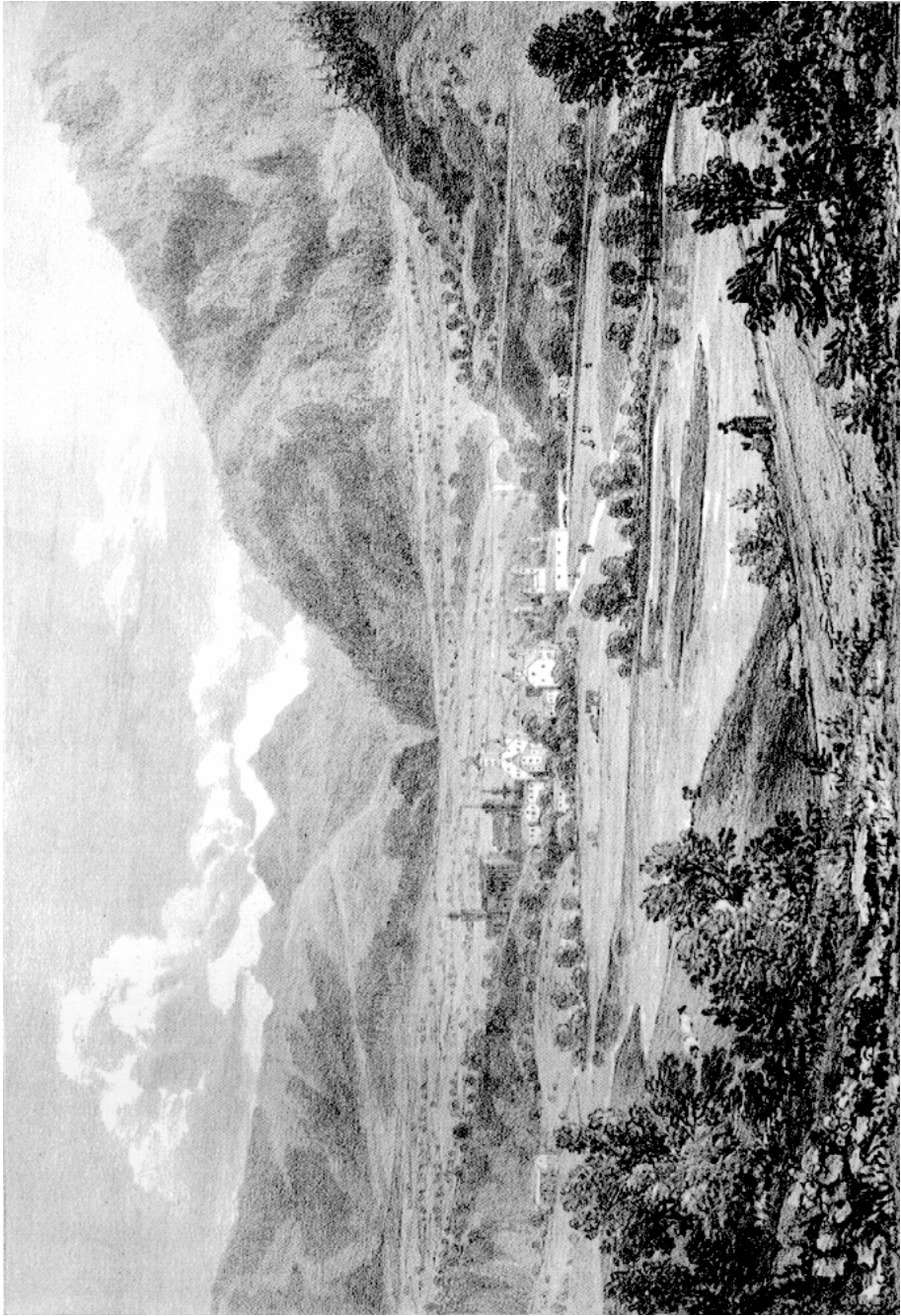
Que parmi les discordes des états , parmi les guerres qui ne respectent rien , parmi les intolérances d'opinion et de parti , il vive à jamais , pour l'honneur de l'humanité , ce bel établissement !

Après deux jours de séjour , nous prîmes congé de nos hôtes , et nous quittâmes ce mont aussi célèbre dans l'ordre de la nature , qu'il est révééré dans l'opinion ; nous descendîmes le même jour à Martigni , à neuf lieues de l'hospice , avec deux chanoines qui voulurent bien nous accompagner. Après avoir observé la nature en grand au mont Saint-Bernard , nous eûmes le plaisir de l'examiner en détail dans le cabinet d'histoire naturelle de M. Murilt , prieur de Martigni ; de là nous nous rendîmes à Sion , fort satisfaits de notre voyage.

VOYAGE AU SIMPLON.

Au fond du Valais , près de Brigg , petite ville dont l'abord a quelque éclat dans cette contrée sauvage , commence le Simplon.

Il est des sites que l'on peut rendre par un trait , par une seule description ; chaque site de cette montagne demanderoit un cadre et



Brigue

Dessin Major Cockburn, juin 1821

un tableau particulier : une des plus riches et des plus variées des Alpes par ses situations et ses développemens , belle de ses propres paysages , et des paysages qui l'entourent , elle reçoit un nouvel intérêt pour la curiosité par la nouvelle route qui la traverse en entier. Cette route , la conception d'un héros , l'ouvrage hardi du génie français , et le produit de travaux immenses , présente en même temps , dans l'étendue de quatorze lieues , et les efforts de l'art , et l'imposant ensemble de tous les grands accidens de la nature.

C'est de Gliss que part la nouvelle route du Simplon , et déjà la nature a imprimé à ce site un caractère très-pittoresque ; un pont de cent pieds de hauteur , sous lequel roule en mugissant parmi les rocs le torrent de la montagne , ouvre la longue scène que l'on va parcourir ; de là le nouveau chemin semble s'élever sur le Simplon , en côtoyant de beaux pâturages , et un de ces hermitages que le génie religieux des valaisans a placés partout sur le flanc des monts. A peine a-t-on parcouru une lieue , que l'on se trouve à près de deux mille pieds de hauteur , au milieu d'une belle forêt de mélèzes , où la fraîcheur et l'ombrage semblent concourir à rendre la route agréable aux

voyageurs. Il est difficile de peindre ici l'ensemble, le mouvement et la magnificence des objets divers qui s'offrent à la vue : dans le lointain toute la plaine du Valais, avec son fleuve et les montagnes qui la bordent ; au nord, les glaciers et les pics de la Suisse, qui tranchent dans l'horizon, et semblent s'élancer dans un ciel d'azur ; au-dessous, le plateau de Brigg, varié de cultures et peuplé de paysages divers, et l'immense profondeur de la vallée qui retentit du bruit terrible de la Saltine qui la traverse ; en face de la forêt, domine le Glirs-horn, qui semble placé devant la route pour produire un grand effet, et dont la forme et la couleur du rocher tranchent d'une manière admirable avec toute la verdure des mélèzes de la montagne. Plus l'on avance, plus les sites s'animent, se multiplient et s'agrandissent ; les divers points de la route deviennent pour le voyageur autant de points d'optique, qui lui découvrent une succession continuelle d'aspects intéressans, de sites, de paysages, et lui communiquent des sensations toujours nouvelles. L'élévation et la sûreté de cette belle route vous font respirer dans les beaux jours je ne sais quelle fraîcheur éthérée, et goûter à la fois le plaisir de contempler sans danger,



Galerie de Schalbet, route du Simplon
Dessin Major Cockburn, décembre 1820

sans effroi, les escarpemens des vallées, et les précipices qu'elle franchit.

Le pont de Gauthier est un des plus hardis de son passage, et reçoit le torrent du même nom; il est construit en face d'une des plus fortes avalanches du Simplon, son placement et la solidité de sa construction sont tels que la chute des avalanches ne peut être pour le voyageur qu'un spectacle, et jamais un accident, un danger.

Au sortir de ce pont, d'où l'on découvre la vaste étendue des glaciers de la Suisse, bientôt la route, par d'heureux contours, va se perdre dans une seconde forêt de sapins et de mélèses; vous croiriez être quelquefois dans un des beaux chemins de France, ou voyager dans un magnifique parc, tant ces arbres s'élèvent à l'envi, et ombragent la tête du voyageur; la forme des rochers, la variété des aspects, multiplient partout devant lui les effets pittoresques; l'art et la nature semblent s'être entendus pour lui préparer, à chaque stade, la surprise d'une galerie, d'un pont, d'une cascade, d'une montagne, d'un glacier, ou d'une forêt nouvelle. C'est ainsi qu'après avoir traversé cette immensité de sites, on arrive au plateau. Ici, la scène change, sans

être moins intéressante pour le naturaliste, et pour l'homme qui aime à recevoir les grandes sensations : l'aspect des bouleversemens remplace la variété et le mouvement du tableau des vallées; au bruit des torrens a succédé le triste sifflement des vents; le froid glacier s'élève seul devant vous, et semble commander à une nature nue, stérile et déserte; non loin de là, vous apercevez l'hospice qui semble appeler au milieu de ces lieux sauvages le voyageur surpris par la tourmente des neiges.

On ne sent point cependant aussi vivement sur ce plateau, l'effroi du silence et de la solitude que l'on éprouve sur le plateau des hautes montagnes : sur le versant de ce mont, du côté du midi, on aime à voir quelques châlets, à retrouver un village assez étendu; c'est celui du Simplon, où vit une population indépendante, robuste, endurcie aux rigueurs du climat, qui subsiste dans ce désert, de quelques pâturages, des transports du commerce, et des services qu'elle rend à ceux qui passent la montagne; de ce village, et à travers plusieurs escarpemens, la route vous conduit dans la vallée de Gondo. Peintres, naturalistes, vous qui n'avez vu que de rians vallons, et qui aimez les grands contrastes, venez voir

la vallée de Gondo ! c'est ici que la nature paroît avoir coulé et frappé en bronze.

Deux chaînes de montagnes presque verticales s'élèvent dans les airs, et semblent ne laisser d'intervalle entr'elles qu'autant qu'il en faut pour laisser passer et éclairer le voyageur. Le chemin et le torrent forment toute la largeur de la vallée ; à peine on a fait une demi-lieue dans cet antre sauvage, que les rochers changent de nature ; tout à coup le granit commence, et prend la place du gneiss. Ces immenses rochers déploient à la vue le plus sombre et le plus imposant des spectacles ; la vallée se creuse, le passage de quelques petits ponts laisse entrevoir à celui qui les traverse ses horribles profondeurs ; la Doveiria se précipite de gouffres en gouffres ; ses eaux écumantes se brisent et retentissent contre les rocs de granit qui semblent lui refuser un passage. Les eaux des cascades et des torrens qui tombent des chaînes des monts, vont se confondre dans le même abîme ; c'est dans cette enceinte des plus sublimes horreurs qu'ait pu rassembler la nature, que la route traverse une longue galerie percée dans le granit ; l'obscurité de cette galerie, les jours pratiqués dans le rocher, et qui n'éclairent que d'énormes masses

entassées, des escarpemens, et d'affreux précipices, viennent rembrunir encore la grande scène que déploient ces lieux.

Au sortir de la galerie, l'ancien chemin qui s'offre à la vue comme suspendu sur des pentes presque verticales, fait sentir au voyageur le bienfait de la nouvelle route. Non loin de là, dans ce désert, on trouve avec plaisir un refuge dans une grande maison isolée, dont l'architecture triste et sauvage est parfaitement assortie au lieu où l'on est; elle est l'ouvrage de ce Valaisan appelé Stokalper, qui, depuis Martigni jusqu'à Domo Dossola, sema par intervalles près de trente lieues de ses habitations; qui, s'il ne déploya pas de génie, mit au moins de la grandeur dans ses entreprises, et par un singulier contraste laissa le surnom de Grand dans un pays qui le proscrivit par l'ostracisme. La vallée extraordinaire de Gondo porte partout les traces des siècles et des révolutions successives qu'ont éprouvées les Alpes : la main puissante qui élança sur leurs bases ces immenses murailles de granit, qui sembla leur imprimer un caractère d'indestructibilité, n'a pu les soustraire à la destruction des temps; partout, sur les flancs de cette chaîne de montagnes, à une très-grande hauteur, on aperçoit



Village de Simplon

Dessin Major Cockburn, avril 1820

les sillonnemens, les excavations et l'action diverse des eaux qui ont creusé la vallée ; et ces blocs énormes de granit , précipités des cimes des monts dans le torrent, l'effet terrible que leur chute a dû produire, reviennent encore effrayer l'imagination.

Ainsi, par des accidens plus ou moins prononcés, se prolonge la vallée de Gondo, lorsque l'on voit s'entr'ouvrir peu à peu les coteaux de Dovrédo ; l'œil, lassé de parcourir et d'admirer les belles horreurs, les masses de granit de cette vallée sauvage, se soulage et se repose avec plaisir sur les riantes cultures de vigne, sur les élégantes habitations et le beau paysage de Dovrédo. On quitte à regret ces coteaux, mais on est bientôt dédommagé par le riche aspect du bassin de Domo Dossola, en sortant de la froide vallée de Gondo : comme on salue avec une espèce de reconnoissance cette contrée, où les sites charmans, les belles maisons de campagne, la fertilité du sol annoncent une terre heureuse, un pays civilisé ! On respire, on sent enfin qu'on est dans le doux pays d'Italie. La route vous ramène tout à coup, par un circuit rapide, sur le pont de Crévola, que l'on trouve d'autant plus beau, qu'il termine une des plus âpres vallées des

Alpes; c'est une belle statue parmi des ruines. Ce pont, ouvrage d'une élégante architecture, embellit encore le paysage de la vallée de Domo; on le laisse pour arriver bientôt à cette petite ville plus riante par sa position que par ses édifices : c'est là que finit pour le voyageur le spectacle du Simplon.

Ce fut au mois de vendémiaire an 14, que je fus invité par M. l'ingénieur en chef à venir constater l'ouverture et l'état de la route du Simplon, dans des circonstances graves qui pouvoient nécessiter son passage. Nous partîmes de Brigg le 18 vendémiaire, avec M. le grand-bailli du Valais et les ingénieurs du Simplon, pour visiter cette route, pour en faire l'inauguration. Nous fûmes les premiers voyageurs qui la franchirent ; nos voitures furent vues avec une espèce de surprise par les sauvages habitants des Alpes et par les habitants de la ville de Domo Dossola. A l'aspect de cette multitude qui accouroit sur notre passage, du mouvement de surprise que nous inspirions, je me rappelai l'étonnement de ces insulaires qui virent arriver pour la première fois dans leurs baies des bâtimens étrangers.

Après avoir passé la nuit dans cette ville, nous disposâmes tout pour notre retour : un

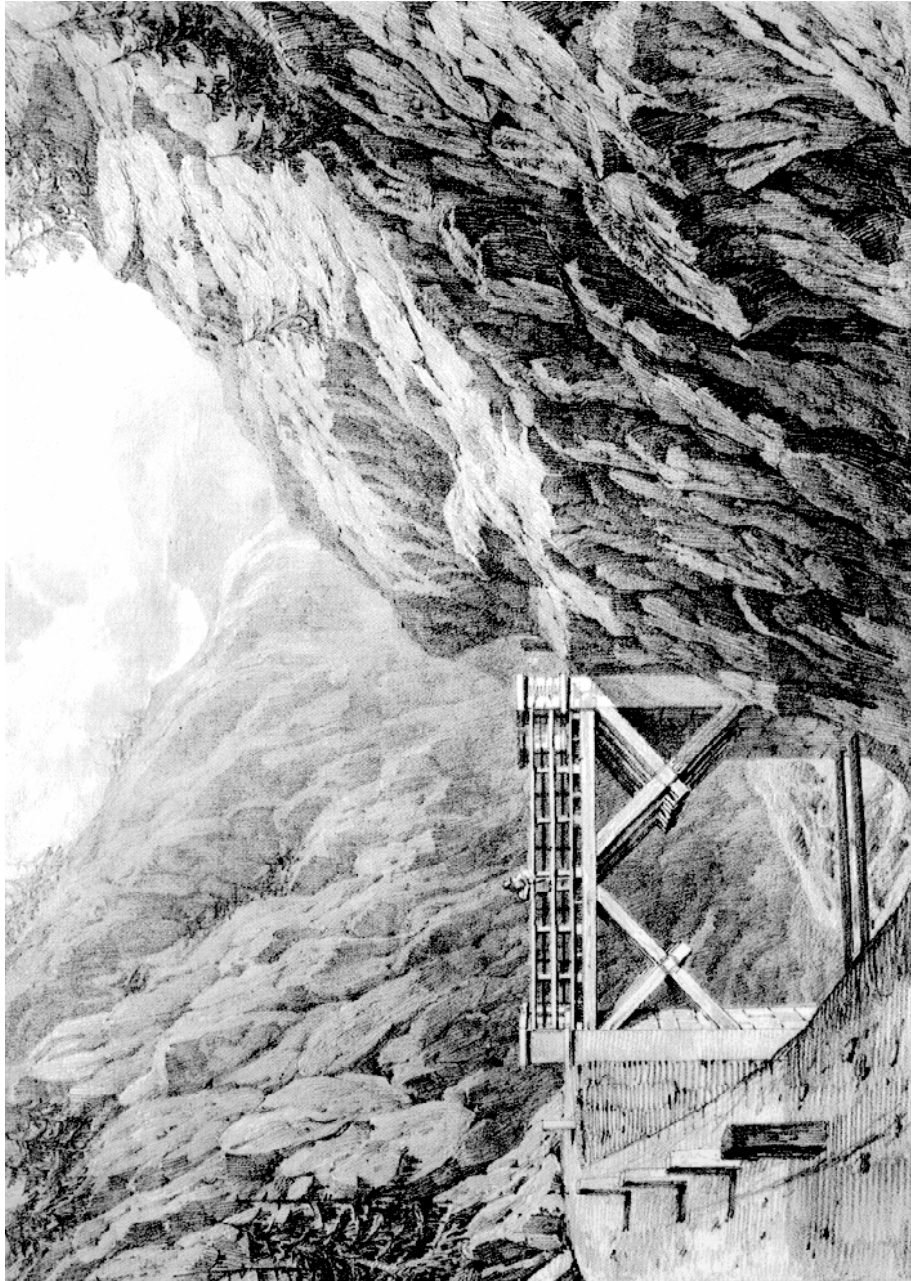


Le village de Gondo
Dessin Major Cockburn, Août 1820

orage assez violent qui survint pendant notre séjour, et qui fut suivi d'une abondante pluie, nous fournit l'occasion de voir la montagne que nous allions repasser sous ses deux aspects; nous avons fait notre voyage par un assez beau temps en allant à Domo. Quand nous fûmes, à notre retour, dans la vallée de Gondo, mille cascades tomboient des deux chaînes des monts; nos équipages trempés par la pluie, nous forcèrent de nous arrêter dans cette maison Stokalper dont j'ai parlé. Nous trouvâmes bientôt la neige descendue jusqu'au fond de la vallée, et cet incident mit un peu de lenteur dans notre arrivée le soir au village du Simplon. La neige avoit continué à tomber pendant la nuit; il fallut, le lendemain, à notre départ, doubler le nombre de nos chevaux. Les habitans des plaines ne peuvent se représenter l'effet subit, extraordinaire, qu'opère sur les hautes montagnes un changement de temps dans la saison où nous étions. La veille, le tonnerre grondoit dans la vallée de Domo; on y jouissoit d'une température douce. Le lendemain, à quelques lieues de cette ville d'Italie, il y avoit deux pieds de neige sur la montagne; les glaçons partout pendus aux rochers, attestoient un gel au moins de huit degrés; plus nous avançons vers le plateau,

plus le froid se faisoit sentir : tout étoit neige autour de nous, nous semblions être dans un océan de neige ; les montagnes, les vallées en étoient couvertes ; les sapins et les mélèses rompoient sous leur poids ; chaque branche de ces arbres présentait le plus beau, le plus épais panache. Cette décoration nouvelle étoit assez piquante, mais notre imagination étoit peu échauffée, et nous étions peu portés dans ce moment à l'admiration. Nous n'apercevions notre chemin que par quelques coupures de rochers, quelques murs de la route ; nous trouvâmes un homme que la fatigue et le froid avoient laissé presque demi-mort dans ce désert de neige, et nous le remîmes, après l'avoir un peu restauré, dans les mains de nos conducteurs. Enfin, lorsque nous eûmes atteints la pente insensible de la route, notre voyage devint plus facile ; et après nous être réchauffés dans le chalet d'un de messieurs les ingénieurs, nous nous rendîmes sans accident le soir à Brigg, où l'on pensoit que la rigueur du temps nous auroit empêchés d'effectuer notre retour.

Telle est la montagne du Simplon, qui est empreinte des grands traits de la nature sauvage ; telle est cette route célèbre qui, dans ses



Pont de Gondo, 1820
Dessin Major Cockburn,

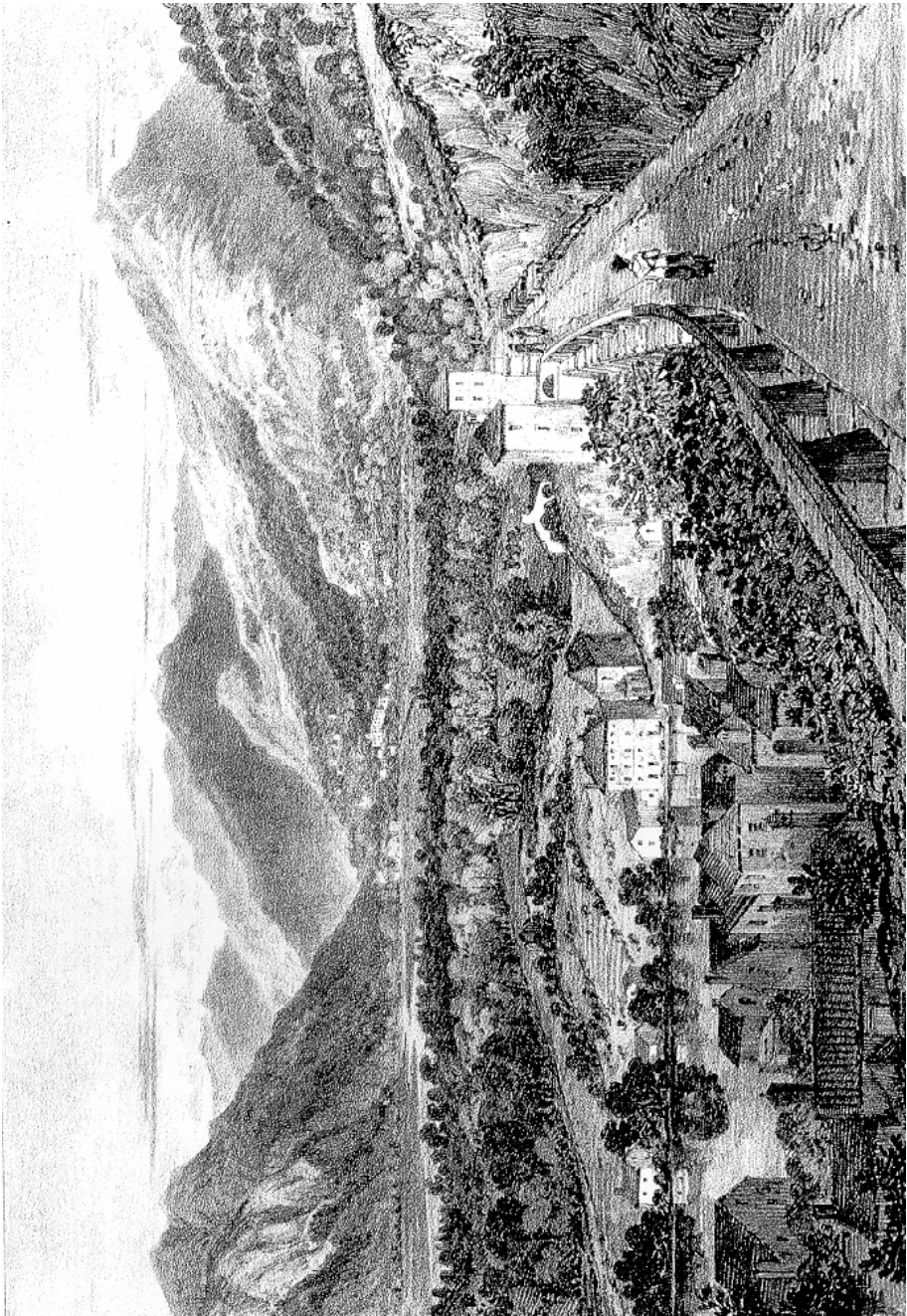
divers développemens, a su franchir des précipices, affronter des glaciers, s'embellir de tous les paysages, de tous les effets pittoresques de la montagne qu'elle traverse, et porte partout le triomphe de l'art sur les obstacles de la nature; qui compte dans son cours vingt-deux ponts, six galeries, dont une de deux cents mètres, quatre forêts de pins et de mélèses, plus de trente cascades et plusieurs glaciers. Cette route va être ouverte aux nations; j'ai formé un vœu en la parcourant, et dans ma pensée j'ai gravé ce vœu sur les rochers qui la bordent. Puisse-t-elle, au lieu de bataillons armés et de tous les instrumens terribles de la guerre qui ensanglantent et ravagent les territoires, porter et voir circuler le commerce bienfaisant, la paisible industrie et les produits des arts qui enrichissent les peuples! Les défilés de la montagne du Simplon conduisirent jadis les légions romaines à la conquête de la Germanie : que cette nouvelle route qui va joindre l'Italie au reste de l'Europe, conduise leurs peuples à la prospérité ; elle aura atteint sa véritable destination, sa juste célébrité !

J'ai décrit les mœurs, le génie des habitans et les sites du Valais; j'ai cru devoir compléter ce petit ouvrage par une notice des principales

productions des trois règnes qui s'y trouvent.

Dans l'ensemble de ses climats divers, le Valais renferme les arbres, les plantes et les animaux de presque tous les climats de l'Europe. Je ne parlerai que des productions les plus remarquables de cette contrée, qui naissent dans le Valais et ses montagnes.

Il est des animaux qui se sont emparé de cette partie du domaine de la nature, dont l'homme n'a jamais pu faire sa possession, son séjour. Le lion, le tigre, le léopard, etc. habitent les sables brûlans et les déserts de la zone torride; d'autres espèces ne vivent que sur les glaciers des Alpes, habitent les creux des rochers et les neiges, franchissent des précipices, parcourent des pentes et des sentiers inaccessibles, et semblent avoir séparé leur existence et leur demeure de celles des autres animaux. Il est de même des productions et des plantes qui ne croissent que sur les sommets glacés des monts, ou dans les vallées humides; des oiseaux qui ont fait, des lieux les plus élevés du globe, leur pays natal, et ne se plaisent que dans les montagnes, comme d'autres se plaisent sur les bords des lacs, des fleuves, et dans les plaines. Ce sont ces espèces, indigènes du



Domodossola
Dessin Major Cockburn, Juin 1820

Valais, que je ferai entrer particulièrement dans cette notice.

*Des principaux bois, arbres et arbrisseaux
du Valais.*

Le sapin.	<i>Pinus pina.</i>
Le pin sauvage.	<i>Pinus silvestris.</i>
Le pesse.	<i>Pinus abies.</i>
Le pin cembre.	<i>Pinus cembra.</i>
Le pin mélèse.	<i>Pinus larix.</i>
Le châtaignier.	<i>Fagus castanea.</i>
Le bouleau.	<i>Betula alba.</i>

Ce sont de ces espèces d'arbres que sont formées particulièrement les forêts des montagnes du Valais.

L'aulne verne.	<i>Betula alnus.</i>
Le petit aulne.	<i>Alnus alpina minor.</i>
Le peuplier blanc.	<i>Populus alba.</i>
Le peuplier noir.	<i>Populus nigra.</i>
Le peuplier tremble.	<i>Tremula.</i>
Le platane d'Occident.	<i>Platanus occidentalis.</i>
Le saule.	<i>Salix.</i>

On compte dans le Valaisingt-trois variétés de saules; cet arbre habite la plaine et la montagne. Les arbres de cette seconde divi-

sion croissent en général dans la vallée du Rhône.

L'orme.	<i>Ulmus campestris.</i>
Le chêne.	<i>Quercus robur.</i>
Le frêne.	<i>Fraxinus excelsior.</i>
Le noyer.	<i>Juglans regia.</i>
Le mûrier blanc et noir.	<i>Morus alba et nigra.</i>
L'érable platanier.	<i>Platanoides.</i>
Le hêtre.	<i>Fagus silvatica.</i>
Le charme.	<i>Carpinus betulus.</i>
Le prunier odorant.	<i>Prunus odorans.</i>
Le prunier des oiseaux.	<i>Prunus avium.</i>
Le cerisier.	<i>Prunus cerasus.</i>
L'amandier.	<i>Amygdalus communis.</i>
Le sorbier ou cormier.	<i>Sorbus domestica.</i>
Le sorbier des oiseaux.	<i>Sorbus aucuparia.</i>
Le cognassier.	<i>Pyrus cydonica.</i>
Le cornouiller.	<i>Cornus mas.</i>
Le sumac.	<i>Rhus coriaria.</i>
Le troëne.	<i>Ligustrum vulgare.</i>
Le nerprun de plusieurs espèces.	<i>Rhamnus varii generis.</i>
L'auréole mâle.	<i>Daphne laureola.</i>
L'auréole femelle.	<i>Daphne mezereum.</i>
La busserole ou raisin d'ours.	<i>Uva ursi arbustus.</i>
Le sureau à grappes.	<i>Sambucus racemosa.</i>
L'airelle.	<i>Vaccinium myrtillus.</i>
L'alisier.	<i>Crataegus aria.</i>
L'éphédra.	<i>Distachia.</i>
Le térébinthe ou pistachier.	<i>Pistachia.</i>
Le tamarix d'Allemagne.	<i>Tamariscus germanica.</i>

L'épine-vinette.	<i>Berberis vulgaris.</i>
Le buis.	<i>Buxus.</i>
Le noisetier.	<i>Corylus avellanea.</i>
L'ébénier des Alpes.	<i>Cytisus laburnum.</i>
Le genévrier.	<i>Juniperus communis.</i>
La sabine.	<i>Juniperus sabina.</i>
Le cytise noirâtre.	<i>Cytisus nigricans.</i>
Le faux acacia.	<i>Robinia.</i>
Le rosier des Alpes.	<i>Rosa alpina.</i>
Le baguenaudier.	<i>Colutea arborescens.</i>
Le chèvrefeuille des Alpes.	<i>Lonicera alpigena.</i>
La coronille.	<i>Coronilla minima.</i>
La bruyère purpurine.	<i>Erica purpurescens.</i>
Le rhododendron.	<i>Varii generis.</i>

Tous les arbres et arbustes de cette troisième division habitent différens sols et diverses températures, suivant leur espèce et leur nature : on trouve particulièrement le dernier arbuste dans le voisinage des plateaux ou des sommets des hautes montagnes ; la beauté de sa fleur réjouit un peu le triste aspect de ces déserts.

La nomenclature des plantes du Valais est trop nombreuse pour trouver ici sa place ; cette contrée est une des plus riches de l'Europe dans ce genre : les hommes instruits dans la botanique y comptent plus de deux cents plantes qui ne sont pas classées dans l'herbier de Haller.

*Des Quadrupèdes les plus remarquables du
Valais.*

Le bouquetin.

Le chamois.

L'ours.

La marmotte.

Le cerf.

Le loup.

Le loup-cervier.

La hyène.

Le blaireau.

La martre des bois à duvet jaune.

La fouine des hautes Alpes. Elle ressemble aux zibelines.

L'hermine.

Le chevreuil.

Le sanglier. On le voit quelquefois traverser le Rhône.

La loutre.

Le hérisson.

Le renard charbonnier.

Le renard argenté.

La belette.

Le lièvre blanc.

L'écureuil des poiriers.

L'écureuil des sapins et mélèses.

L'écureuil à bandes.

Le bouc et le béliet de la plus belle espèce.

Des Oiseaux les plus intéressans du Valais.

Le grand aigle ou l'aigle *Aquila fulva*.
royal.

L'aigle noir. *Aquila nigra*.

L'aigle à tête blanche.	<i>Aquila capite albo.</i>
Le faucon.	<i>Falco.</i>
Le gerfaut.	<i>Girfalco.</i>
Le milan noir.	<i>Milvus etolius.</i>
L'épervier.	<i>Accipiter.</i>
Le lanier.	<i>Laniarius.</i>
Le grand-duc.	<i>Bubo.</i>
Le héron.	<i>Ardea.</i>
Le butor.	<i>Botaurus.</i>
La chouette.	<i>Cicuma.</i>
Le chat-huant.	<i>Noctua strix.</i>
Le crapaud volant.	<i>Caprimulgus.</i>
Le corbeau.	<i>Corvus.</i>
Le balbuzard ou corbeau solitaire.	<i>Solitarius.</i>
Le coracias de Buffon, cor- neille à bec et à pieds rouges.	<i>Cornix frugivora.</i>
La corneille à bec jaune et pieds noirs.	<i>Cornix omnivora.</i>
Le choucas.	<i>Graccus.</i>
Le pic vert.	<i>Picus viridis.</i>
Le pic varié des Alpes.	<i>Picus varius.</i>
La huppe.	<i>Hupupa.</i>
Le grimpereau de plusieurs espèces.	<i>Certhia.</i>
La grive de plusieurs varié- tés.	<i>Turdus.</i>
Le merle à collier.	<i>Merula torquata.</i>
La gelinotte.	<i>Gallina silvatica.</i>
Le coq de bruyère.	<i>Uro-gallus.</i>

- La perdrix rouge de montagne. *Perdrix rubra.*
 Le lagopède ou perdrix blanche des Alpes. *Perdrix lagopus.*
 Le râle, roi des cailles. *Rallus campestris.*
 L'ortolan. *Hortolanus.*
 Le ramier de plusieurs espèces. *Palumbes.*
 La pivoine. *Rubicilla.*
 Le pinson de montagne. *Fringilla montana.*
 Le rossignol de muraille. *Ruticilla.*
 La mésange de plusieurs espèces. *Parus.*
 L'hirondelle de plusieurs espèces. *Hirundo.*
 Le serin vert, le bouvreuil, la tourterelle à collier vert.
 Tous les genres d'oiseaux d'eau et d'oiseaux de passage.

Le Valais est aussi très - riche en insectes, réunissant par ses diverses expositions les plantes et les arbres de toutes les contrées; il renferme tous les insectes qui s'attachent à ces productions et qui s'en nourrissent : on rencontre surtout dans ce pays toutes les classes de papillons.

MINÉRALOGIE.

Lorsqu'on examine attentivement la configuration physique de la grande vallée du Rhône,

on n'aperçoit point les traces d'une séparation de ses monts opérée par une convulsion violente; on n'y voit pas ces formes des angles rentrants et saillans, ces disjonctions qui annoncent ailleurs et par lesquelles tant de physiciens expliquent les anciennes révolutions du globe. Tout annonce dans la position des montagnes de cette vallée, dans le mélange de leurs élémens, la puissance des eaux et la violence des anciens courans, qui, après avoir agité, tourmenté, entraîné en sens divers, les substances qui les composent, ont fini, en se retirant, par sillonner la vallée, et laisser de l'un et l'autre côté ces énormes dépôts pierreux que le temps a consolidés, et qui constituent aujourd'hui les deux chaînes des monts qui forment cette vallée : voilà une hypothèse assez vraisemblable de sa formation.

L'hypothèse des angles correspondans est mieux fondée à l'égard des petites vallées latérales, d'une époque plus récente, qui aboutissent à la grande vallée du Rhône : comme elles paroissent avoir été creusées et contournées avec le temps par les torrens qui descendent des glaciers, on aperçoit partout les traces des eaux, et les angles formés par la disjonction et la séparation des rochers. Voilà des conjectures; mais la science

même n'a que des conjectures , quand elle veut expliquer le système des montagnes. Lorsqu'on observe la face des Alpes et des hautes montagnes, comment distinguer ce qui est le travail des eaux d'avec ce qui est l'ouvrage des tremblemens, des secousses de la terre et des destructions du temps? comment se sont opérés ces déchiremens et ces révolutions successives dont cette partie du globe est partout empreinte? Est - ce par des affaissemens que se sont approfondies ces vallées? est-ce par des soulèvemens que se sont élancés ces pics et ces vastes chaînes de montagnes, et que le niveau de la terre a été changé ou rompu? Quelle époque, quelle cause donner à la formation de ces immenses structures, variant toutes d'origine, de constitution et de nature? Quel mouvement extraordinaire a ordonné la disposition de ces couches et de ces bancs si différemment placés? Qui a produit tant de désordre et tant d'harmonie dans cette architecture étonnante? C'est en vain que j'interroge ces énormes masses dont je suis environné. Le voile des siècles tombe devant moi, et un mystérieux silence semble me répondre, ou égarer mes idées. Dans l'impuissance de pénétrer des causes qui demeureront éternelle-

ment cachées, on est réduit à observer quelques faits isolés, et à recueillir quelques débris de ces vieux monumens de la nature, auxquels toute l'intelligence humaine ne peut assigner d'origine, dont elle ne peut saisir les causes ni approfondir l'ensemble.

En me proposant d'examiner le Valais sous ses rapports lithologiques, je ne dirai pas précisément les élémens qui composent chaque vallée, chaque montagne, les lieux où règnent le granit, le rocher calcaire, où domine la roche schisteuse, où se trouvent le gneiss, le spath, le quartz, le gypse, et tout ce que ces élémens des montagnes primitives, secondaires et tertiaires reçoivent de mélanges, de modifications.

Toutes ces substances qui entrent dans le système et la composition des monts, alternent plus ou moins, participent plus ou moins à la nature des unes et des autres, soit que cet effet se soit opéré ou par l'agrégation, l'amalgame, l'élaboration naturelle, par l'infiltration, ou la cristallisation, et laissent très-peu de précision à celui qui veut les définir ou les décrire. La description d'une montagne dans ce genre est la description de vingt autres; elle a pu être d'un grand intérêt pour le naturaliste qui l'a faite

sur les lieux, elle ne forme qu'une répétition monotone et froide pour celui qui n'observe et ne voyage que dans un livre.

Je verrai cet objet sous un rapport général. Cette longue suite de monts qui forment l'une et l'autre chaîne du Valais, offre, dans les élémens qui la composent pour la plupart, des roches schisteuses, micacées, mêlées de quartz et de feld-spath, des roches calcaires de différentes formes, de diverses couleurs et substances, alternant souvent par lits ou par couches, et suivant la direction ou l'inclinaison qu'elles ont reçue à leur formation, ou que leur ont donnée les révolutions du globe qui ont changé leur position primitive.

On retrouve les mêmes élémens dans les vallées et sur les montagnes collatérales à la vallée du Rhône, au Saint - Bernard, comme au Gemmi, au Simplon même. Le centre de cette dernière montagne, lequel comprend le groupe des pics qui environnent le col qui traverse presque perpendiculairement la chaîne des Alpes, est un schiste micacé légèrement calcaire; le pied de la montagne est un schiste magnésien; le gneiss, ou granit feuilleté à grains fins, prend place aussi parmi les substances des montagnes du Valais; il occupe au Simplon un es-

pace immense , depuis le cap de Gauthier jusqu'à Algaby , au - delà du centre de la chaîne des Alpes , en variant très-fréquemment de nature , de forme et de couleur. Ces gneiss sont en général composés de quartz , de feld-spath , de couches minces de mica , ou de stéatite noire. Les montagnes de roches feuilletées cessent vers la partie orientale du Valais ; les granits commencent et semblent s'aller joindre au centre du Saint-Gothard dont ils paroissent être les branches. Vers la partie méridionale du Simplon , à une demi-lieue d'Algaby , un beau granit primitif s'élève en masses énormes , et forme , divisé en deux chaînes , la vallée de Gondo jusqu'à Crévola : ce granit est composé de quartz , de feld-spath blanc et de mica noir.

Parmi les substances intéressantes que renferme le Valais , on trouve des marbres de diverses couleurs , on rencontre au-dessus de la galerie de Gondo , des blocs considérables d'un très-beau marbre salin blanc , ou spath calcaire primitif en masse ; la vallée de Gauthier au Simplon en possède du même genre , avec quelque variation de couleur. La serpentine est aussi un beau produit du Valais , on la voit en masse au col du plateau du Simplon ; j'en ai vu de superbes colonnes à l'au-

tel de l'église du collège de Brigg, ayant tout l'éclat du marbre vert : la pierre ollaire est commune dans plusieurs parties du Valais, et on la consacre à différens usages; le pétrosilex en masse, la pierre magnésienne, l'amiante friable et propre à filer, sont encore des productions de ses montagnes; on y trouve des cristallisations de tous les genres, de roche, de mica, de titane, d'actinote, de feld-spath, des grenats des plus belles espèces, des grottes de cristaux qui offrent des prismes d'un poids immense. Ce pays a fourni au Musée de Paris le plus grand qu'on ait vu jusqu'ici; il a été tiré de la vallée de Viege.

Sous ses rapports métallurgiques, le Valais n'est pas moins intéressant et riche; il renferme presque tous les minéraux que l'on trouve dans les autres pays de montagnes. Les Romains, qui firent la conquête de ce pays, fouillèrent ces monts qu'ils soupçonnèrent receler des métaux précieux : on a aperçu, dans les deux derniers siècles, des traces frappantes de ces exploitations; mais le défaut de l'invention de la poudre qui n'existoit point encore à l'époque de ces fouilles, empêcha les premiers mineurs d'exécuter de grands travaux, et d'arriver à de riches découvertes.

On connoît cependant dans le Valais des mines de pyrites aurifères ; celle de Gondo, au-dessus du Simplon , est une des plus célèbres. Cette contrée possède des mines d'argent gris, d'argent et de plomb ; dans quelques endroits, on rencontre des pyrites d'argent natif : elle possède aussi des mines de cuivre qui ne paroissent pas avoir été ouvertes. On y a exploité de tout temps des mines de fer, et quelques-unes de ces exploitations continuent encore avec assez de succès.

Voilà en abrégé la minéralogie du Valais , dont on n'a point entrepris d'approfondir ici les différentes parties, et de suivre les différens détails ; ce travail appartient aux naturalistes.

Pour l'homme attentif à considérer les objets des trois règnes dans le pays que nous venons de décrire, il résulte une vérité frappante , c'est que la nature toujours forte, hardie, féconde , a imprimé à tout ce qu'elle a créé , produit, animé , tant dans le sein de la terre qu'à sa surface , le même caractère d'originalité, de force et de puissance , qu'elle a attaché à tous ses grands et sublimes ouvrages dans les Alpes.

F I N.

N O T E S.

(1) **I**l faut rendre justice au Valaisan dans l'industrie agricole, il pourroit l'accroître encore ; mais il a vaincu une partie des obstacles que lui opposoit la nature de son climat : les éboulemens et les débris des montagnes changées, par la culture, en terres fertiles, des pentes arides en pâturages, la vigne partout en amphithéâtre et dans tous les endroits où l'attendoit une position heureuse, l'eau des torrens domptée et dirigée en arrosemens dans tous les lieux où l'art et la nature ont placé de la végétation, sont un monument de l'intelligente et courageuse industrie des Valaisans ; mais pourquoi n'ont-ils pas tourné vers la plaine cette industrie qu'ils ont portée avec succès sur leurs montagnes ?

(2) Le froment, le seigle, l'orge, le vin, le maïs, les bois sont les principaux produits du Valais ; ces produits pourroient s'accroître de moitié par les progrès de l'agriculture : c'est dans la plaine et sur le versant des montagnes les plus exposées au midi, que naissent la plupart des productions du Valais ; le versant des Alpes Pénines est trop escarpé et trop froid pour être productif.

Des laines brutes, des bestiaux, des cuirs verts, des fromages, quelques pelleteries, sont les produits du second ordre du Valais, et composent les exportations de ce pays.

Le sucre, le café, les draps, le sel, sont à peu près

ses principales importations. Voilà l'aperçu du revenu et du commerce de cette république.

(3) O invincible attrait du pays natal ! les hommes ont la liberté de choisir leur demeure, d'aller habiter le monde entier ; et l'on voit dans le Valais des villages entiers plaqués sur les flancs des rochers les plus escarpés et suspendus sur des abîmes ; quelques lambeaux de terre, quelques pâturages au milieu de ces lieux stériles, nourrissent les hommes et les animaux. A l'aspect de ces lieux, l'esprit cherche à deviner comment les hommes ont pu se rendre dans ces localités extraordinaires, comment ils peuvent s'y mouvoir, lorsqu'on aperçoit à peine quelques lignes circulaires, spirales ou transversales, qui sont les sentiers du pays et les communications de la montagne.

Ailleurs, à une hauteur de mille toises, une multitude de familles vivent dans d'autres habitations couvertes de neige pendant huit mois.

Au pied de ces monts, vous verrez des groupes de cabanes fixées à côté des torrens, dont la chute escarpée et le bruit des eaux qui se précipitent font frémir le voyageur.

Vous verrez encore des villages placés sur les débris d'une montagne qui ensevelit naguère, en s'écroulant, d'autres villages.

D'autres demeures reposent sous des avalanches et des rochers pendans, qui roulent et se détachent par intervalles pour écraser tout ce qui se rencontre sur leur passage ; et l'expérience de ces accidens terribles n'a pu inspirer aux habitans d'abandonner ces lieux.

La capitale même du Valais, Sion, est bâtie sur des débris de rochers et de pierres roulées et amoncelées par un torrent.

Je n'ajouterai plus qu'un trait : quinze jours d'hiver et deux nuits de neige peuvent fermer tous les passages de cette contrée.

Et le Valaisan expatrié soupire après ses montagnes ! il y revient toujours finir ses jours ; c'est ce sentiment vif et profond qui rappelle dans leur patrie, à l'époque de leurs retraites, tous ces vieux militaires qui se sont voués dès leur jeunesse au service des puissances.

(4) L'aspect des montagnes a toujours porté, dans l'imagination des peuples, quelque chose d'imposant et de sacré ; c'est peut-être parce que les hommes mesurent et comparent ces grandes masses et les phénomènes qu'elles présentent, avec la faiblesse de leur nature. Les premiers peuples placèrent sur les montagnes les premiers cultes qu'ils rendirent à la divinité ; dans l'espèce d'enthousiasme que leur inspiroient ces lieux, ils sembloient y voir sa présence et sa puissance.

Les législateurs y donnèrent leurs lois ; c'est de là que Moïse porta aux Hébreux les divins décrets. La mythologie et la poésie, qui ont parlé avec tant d'autorité, avec tant de charmes aux anciennes peuplades, qui remplirent la nature d'êtres surnaturels et de miracles, y consacrèrent l'origine, le nom et le séjour de leurs dieux et de leurs demi-dieux ; l'Olympe, le Parnasse, l'Hélicon et l'Atlas, furent les lieux les plus sacrés et les plus révéérés de la terre. Le

sentiment des peuples rendit cet hommage à la grandeur de la nature.

De quelle admiration, de quelle terreur à la fois, ne frappent pas les hauteurs et les énormes dimensions de ces monts qui ont bravé tant de siècles, ont vu s'écouler tant de générations; leurs entassements, leurs bouleversements, leurs escarpemens, la profondeur de leurs précipices, leurs rocs pendans, et menaçant, durant des siècles, d'une ruine de chaque instant; leurs impénétrables cavernes, leurs avalanches, leurs glaces éternelles, leurs vastes solitudes, l'effroi de leur silence!

Et combien ne s'accroît pas encore ce sentiment d'admiration à l'aspect de ces fontaines, de ces lacs, de ces torrens, de ces fleuves qui sortent de leur sein, de la multitude de productions diverses qui y naissent, d'animaux qui y vivent; à l'aspect de la magnificence et de la variété des sites qu'ils déploient, de ces sombres forêts qui couronnent leur front, des effets inattendus de la lumière et des ombres, de ces cimes élancées qui semblent disputer l'empire des airs aux météores célestes; enfin, des accidens divers et de la magie des tableaux qu'ils présentent! avec quelle puissance ce sublime spectacle n'agit-il pas sur tous les sens de l'homme, et quelle influence n'exerce-t-il pas sur ses idées!

(5) Je veux consigner un fait qui ne sera pas sans quelque intérêt, par sa nature, pour l'histoire de ce pays; il m'a été attesté par l'ingénieur en chef du Simplon. En ouvrant cette route, on a trouvé enfouie dans le

sein de la terre, une cuisse humaine pétrifiée, dans laquelle étoient incrustées plusieurs pièces romaines. Tout porte à croire qu'un soldat romain, surpris par une avalanche en traversant cette montagne, avoit péri dans cet endroit. On ignore le passage des Alpes que César fraya à ses légions victorieuses; mais le fait que je viens de rapporter, prouve que ces monts périlleux étoient familiers à cette nation, qui ne connut point d'obstacles et de bornes à ses travaux guerriers et à ses conquêtes.

Une autorité générale vient confirmer ce fait isolé; il n'y a point de petite cité du Valais qui n'offre plusieurs inscriptions romaines tracées sur le marbre. On a trouvé dans les débris de l'ancien temple de Jupiter, au grand Saint-Bernard, une collection entière de ces inscriptions: le général ou le chef de légion qui traversoit les Alpes, gravoit sur le bronze l'invocation qu'il faisoit au dieu de ce temple sacré, pour conjurer les périls de ces lieux, et pour le succès de ses armes contre les peuples qu'il alloit combattre. On a découvert dans le bourg Saint-Pierre et à Martigni, trois colonnes milliaires, érigées en l'honneur de Constantin *Chlore*, de Constantin et de Maximien. On montre encore aujourd'hui à Martigni, une de ces colonnes consacrée au dernier de ces empereurs. J'ai vu chez M. le prieur Murilt, qui a recueilli ces monumens précieux, de petites statues de Pallas, du dieu Pan, d'Hercule, des Victoires, des javelots, des lampes sépulcrales, des instrumens de sacrifices, etc. Le même savant possède aussi une collection intéressante de cinq ou six cents médailles ou monnoies romaines en or, en argent, en

bronze et en cuivre, trouvées aussi dans le temple de Jupiter; des monnoies gauloises ou celtiques, des rois de Macédoine, des consuls, des plus illustres familles romaines et des Césars, depuis le premier, qui fit la conquête du Valais, jusqu'à Arcadius, époque où ce pays, soumis jusqu'alors à la domination romaine, s'affranchit du joug de ses vainqueurs.

(6) Le peuple du Valais est divisé en trois classes; celle des *bourgeois*, celle des *habitans*, celle des *tolérés*. Le droit de bourgeoisie s'achète, et donne des privilèges et des immunités dont ne jouissent pas les autres citoyens. Le titre d'habitant s'achète aussi, sans faire participer aux mêmes privilèges : l'habitant supporte des charges et des taxes que le bourgeois ne connoît pas; on ne peut le dépouiller de son titre d'habitant, qu'en lui faisant son procès. Le toléré peut être chassé de sa commune par une décision du conseil, ou par une volonté presque arbitraire; il possède des taxes et des charges sans jouir d'aucuns droits. L'habitant et le toléré ne sont pas toujours admis à acheter le droit de bourgeoisie; les communes peuvent le leur refuser.

L'objet du législateur, en établissant un droit de bourgeoisie, a été, sans doute, de créer une espèce de patriciat, de faire reposer l'état sur la perpétuité et l'honneur de quelques familles, d'offrir un jour à l'émulation des citoyens un rang distingué, un titre honorable, et de donner à l'état une garantie de la vertu des citoyens.

J'applaudis à la sage politique de cette institution, en tant que tous les membres irréprochables de la so-

ciété peuvent y participer tour à tour, en tant qu'elle n'entraîne pas des privilèges trop onéreux pour les autres classes, et que les droits et l'état civil de tous les membres sont irrévocablement garantis par les lois. Je dirai aussi qu'il eût été à désirer que le droit de bourgeoisie s'achetât par des talens et des vertus, plutôt qu'avec de l'argent; le droit eût été plus beau.

Mais quelle condition que celle du toléré ! Il vit dans la cité, et il est hors de la cité; il participe aux charges de la société, et il ne participe pas à ses avantages, à ses bienfaits; il est membre de la cité, quand la cité réclame ses bras, ses facultés, ses tributs, et il ne l'est plus, quand il réclame sa protection, sa garantie; il peut être rejeté de son sein sans que la loi vienne à son secours, il n'a plus de patrie.

Sans doute, à raisonner rigoureusement, la société pour sa conservation a le droit de choisir ses membres, de s'assurer de leur moralité, de leur prescrire des conditions, et de demander à un étranger des titres, quand il se présente pour être admis au droit de cité; mais quand il est agrégé au corps politique, quand il en est membre, son état, sa propriété, son industrie, sa personne, doivent reposer sous la protection inviolable des lois; autrement il n'y a plus rien de garanti et de sacré dans l'ordre social, il n'y a plus de sûreté pour aucun de ses membres, il n'y a plus de société.

J'applique ce raisonnement à la classe des citoyens connus sous le nom de *tolérés*, et je demande si leur condition est conforme à ces principes ?

J'admets que le Valais, d'après la nature de son état, doive se défier de quelques étrangers, et craindre que quelques individus, se dérochant au mépris de leurs concitoyens, ou échappés à la surveillance de la police ou à la vengeance des lois, ne viennent porter de nouveaux désordres dans son sein, qu'il ne devienne bientôt lui-même l'asyle d'une population dangereuse et difficile à contenir : mais autant le gouvernement doit être sévère quand il s'agit d'admettre un citoyen, autant il doit craindre d'être injuste en le privant de son état civil, en lui enlevant ses droits quand il le compte parmi ses membres. Dans une société bien réglée, la loi doit être pour tous, *soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse*. L'objet dont il est question est un point important sur lequel la législation de ce pays doit statuer, si elle veut rétablir l'harmonie dans l'état ; il y a une trop grande distance de droits et de condition entre le bourgeois et le toléré, une cause trop fréquente de jalousies et de dissensions dans une république ; elle humilie trop, elle éteint trop toute émulation pour être justifiée par la politique.

Peuple Valaisan, j'honore également vos mœurs et vos lois, j'ai réfléchi sur vos intérêts ; loin de moi de fronder votre gouvernement et vos institutions politiques, de provoquer des changemens : votre constitution est bonne, son organisation et sa marche sont simples et bien réglées, ses divers pouvoirs sont bien pondérés, bien distribués ; elle est calquée sur les besoins, sur le climat, sur le caractère du peuple valaisan ; votre gouvernement est assez fort pour conduire un peuple dont les mœurs, la religion, la

bonne foi naturelle sont les premières institutions sociales. Mais il est possible que le législateur eût inséré, sans le vouloir, une faute et un sujet de réclamations continuelles dans l'article qui règle les droits de cité; c'est un rouage qui crie dans votre constitution, et qui appelle la main du législateur; je m'en suis aperçu pendant le temps que j'ai demeuré parmi vous : le fondateur d'une constitution ne peut pas tout prévoir. Je dis mon opinion sur votre état politique, avec la même franchise que je l'ai énoncée lorsque j'étois appelé à discuter les intérêts de mon pays; je puis me tromper peut-être dans ma manière de voir. C'est à vous de reposer votre confiance sur vos magistrats, et d'attendre de la prudence de votre législation, les améliorations et les adoucissements dont le temps et l'expérience lui feront sentir la nécessité; c'est dans cet esprit de modération que réside le bien public; les réformes passionnées ou précipitées l'opèrent rarement.

FIN DES NOTES.

Dessins
Major Cockburn
D'après nature, 1820 et 1821

Avec le précieux concours de la médiathèque du Valais, Sion

Texte reproduit à partir de l'original de 1806,
agrandi à 116%

© Editions à la Carte, 2001
<http://www.edcarte.ch>
Imprimerie Calligraphy
Sierre
N° - octobre 2001
ISBN